

Adolph Reed Jr. :

«Unir le plus grand nombre pour vaincre le plus petit nombre»

Entretien d'Adolph L. Reed, Jr. avec Gregor Baszak et Spencer A. Leonard (<https://platypus1917.org/2015/04/04/unite-many-interview-adolph-l-reed-jr/2015>)

Le 17 février 2015, Gregor Baszak et Spencer A. Leonard de la Platypus Affiliated Society ont réalisé un entretien avec Adolph L. Reed, Jr, auteur de The Jesse Jackson Phenomenon (1986), W. E. B. Du Bois and American Political Thought (1997), et Stirrings in the Jug (1999). Ce qui suit est une transcription révisée de leur conversation¹.

Spencer Leonard : Au début de l'essai que vous avez récemment publié dans *Harper's* et qui s'intitule «Nothing Left²», vous écrivez que la principale période d'influence de la gauche sur le cours de la politique américaine s'étend du milieu des années 1930 à la fin de la Seconde Guerre mondiale. À cette époque, la gauche a acquis une voix importante au sein du Parti démocrate et a contribué à faire avancer le programme social généralement associé à Roosevelt et au New Deal. Il s'agit d'un moment fort pour le Parti communiste, qui encouragea les tactiques de front populaire pour vaincre le fascisme dans le monde entier et qui forgea une alliance avec les démocrates autour du soutien au New Deal. Cependant, le Front populaire conduisit également à la subordination de la gauche au Parti démocrate, subordination dont elle ne s'est sans doute jamais remise. Il semblerait que cette période ait formé dans une large mesure le paysage politique de votre vie. Est-il juste de considérer cette période comme l'apogée de la gauche dans la politique américaine de l'après-guerre de Sécession et, simultanément, comme la dernière grande crise de la gauche, si ce n'est sa plus grande crise ?

Adolph Reed : Il est presque certain qu'il s'agit de la dernière grande crise de la gauche, mais il y a eu un moment de crise similaire, mais moins intense, au milieu des années 1960 lorsque la question de savoir comment faire face à l'inégalité économique a failli faire surface. Dans les deux cas, les années 1930 et les années 1960, la réponse a déplacé le débat sur l'inégalité ou la justice sociale du domaine de l'économie politique à celui de la culture. Un nouveau type de « libéralisme³ » racial a émergé et s'est consolidé à la fin des années 1940, un libéralisme racial détaché d'une compréhension de l'inégalité raciale enracinée dans la dynamique de l'économie capitaliste américaine. Ce nouveau libéralisme racial était ancré dans une combinaison d'une extension du 14^e Amendement* à tous les citoyens y compris noirs (c'est-à-dire l'action de l'État contre les lois et règlements Jim Crow* dans le Sud) et de psychologie, destinée à dénoncer et à contrer le racisme et l'intolérance. Le milieu des années 1960 a vu se répéter un phénomène

¹ Cette interview réalisée en 2015 reprend et développe des analyses exposées dans «Pour un réexamen de la particularité noire» (1979) et «Mon cheminement vers la Théorie critique» (1984), tous deux traduits ensemble ici : <https://nfnf.eu/spip.php?article952>. Ils nous fournissent des informations sur l'évolution politique d'Adolph Reed Jr., ce qui nous permet donc de mieux comprendre ses positions hétérodoxes, qui mélange des analyses théoriques radicales et utiles avec des choix politiques fondamentalement sociaux-démocrates (NdT).

² Jeu de mots signifiant à la fois «Il ne reste plus rien» (comme dans l'expression *There is nothing left*), «Tout cela n'a rien à voir avec la gauche», voire «La gauche du néant» ou «Le néant de la gauche» (NdT).

³ Les termes suivis d'un astérisque renvoient au glossaire établi par le traducteur page 15 et suivantes (NdT).

semblable. Dans le langage que certains politologues trouvent attrayant, on pourrait appeler cela un résultat «dépendant du chemin parcouru» : la limitation majeure de l'imagination politique progressiste était déjà accomplie à la fin des années 1940 et au début des années 1950. Mais après les victoires législatives du mouvement pour les droits civiques en 1964-1965, Bayard Rustin*, qui était plutôt bien placé pour le savoir, a observé : *«D'accord, nous avons remporté ces victoires et elles sont importantes, mais elles concernent principalement le Sud, qui est une sorte de marigot du capitalisme américain. A l'avenir, les principaux problèmes auxquels seront confrontés les Noirs américains dans leur quête d'égalité et de justice sociale auront trait à l'économie politique, de sorte qu'il n'est même plus évident de considérer le mouvement comme un "mouvement pour les droits civiques".»* Rustin a souligné la nécessité d'adopter une approche différente de la politique et de former un autre type de coalition. Rustin avait ses propres limites – limites qui lui ont valu d'être rejeté par les partisans du Black Power comme un conservateur, un vendu, un «Oncle Tom», etc. – mais le Black Power a fini par être une solution culturaliste au problème politico-économique dont Rustin était tellement conscient.

SL : Rustin pensait que le racisme était vraiment un facteur qui conditionne la constitution politique de la classe ouvrière ?

AR : Exactement. Donc, pour revenir à la question initiale, la fin des années 1940 a été le moment crucial de la défaite de la gauche. Cela renvoie aux limites des différentes formes d'exceptionnalisme américain qui ont été invoquées au cours des deux derniers tiers du XX^e siècle pour expliquer des versions de la question «Pourquoi n'y a-t-il pas de gauche efficace aux États-Unis ?» La réponse la plus simple est que la gauche américaine n'a jamais connu le type de gains institutionnels que les partis sociaux-démocrates des pays d'Europe centrale et occidentale ont connus. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, leurs classes capitalistes étaient, dans l'ensemble, affaiblies et discréditées par leur association avec le fascisme. La classe capitaliste américaine est sortie de la guerre plus forte que jamais, réhabilitée, assez ironiquement, par la guerre et déterminée à mener une campagne pour faire reculer la gauche (ou du moins arrêter sa progression). Depuis lors, nous vivons avec cet héritage.

SL : La façon dont la question noire se pose dans l'après-guerre semble s'inscrire dans cette crise de la gauche organisée. Mais avant d'en venir à cette question, je voudrais que vous développiez ce que vous décrivez dans «Mon cheminement vers la Théorie critique⁴», c'est-à-dire la façon dont vous êtes arrivé à la Korsch, Lukacs et l'école de Francfort* par le biais de débats américains qui sont généralement traités comme s'ils étaient totalement distincts des préoccupations du marxisme. Par exemple, vous parlez de l'importance de Harold Cruse*, Christopher Lasch* et d'autres pour votre propre évolution. Grâce à ces lectures, vous vous êtes attaqué à la question noire en tant que jeune radical d'une manière qui vous a ramené au marxisme hégélien. Bien sûr, ce courant a atteint son plus haut développement en Europe, où il a ignoré la question noire telle qu'elle a été formulée au XX^e siècle en Amérique. Comment ce retour à Marx et à la Théorie critique a-t-il contribué à clarifier vos idées dans les années 1970 et depuis ? Qu'est-ce qui, dans votre trajectoire intellectuelle jusqu'au mouvement des droits civiques, au milieu et à la fin des années 1960, vous a conduit au marxisme ?

AR : La deuxième question est assez facile : j'ai hérité de l'entreprise familiale ! Mon père était un militant radical du Front populaire, à la base. Avant d'être mobilisé, il était membre du Joint Council of Dining Car Waiters*, un syndicat rouge. Ishmael Flory* et Timuel Black* faisaient partie de ses bons amis à Chicago. Je me considérais donc comme un marxiste bien avant d'avoir une idée précise de ce que cela signifiait. J'ai été élevé dans l'idée que la lutte des classes était la clé de l'histoire, plus précisément, la clé pour donner un sens à l'oppression raciale aux États-Unis. Mon père s'est toujours élevé contre l'opinion «libérale*» orthodoxe selon laquelle l'imposition des lois Jim Crow* dans le Sud à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle représentait une sorte de victoire de la classe ouvrière blanche en politique. Je me souviens que, dès l'âge de dix ou douze ans, mon père remarquait en plaisantant : «N'est-il pas drôle que si les ouvriers blancs du Sud prenaient le pouvoir, la seule chose qu'ils voudraient pour eux-mêmes serait la suprématie blanche? Ne penses-

⁴ Traduction française <https://nfnf.eu/spip.php?article952> (NdT).

tu pas qu'ils voudraient une redistribution des richesses et d'autres choses de cet ordre?». Alors, quand je suis devenu actif dans ce qui était en fait le mouvement du Black Power en Caroline du Nord à l'université, j'étais toujours le gars qui tenait un discours à la limite du marxisme.

SL : Quand vous étiez au Socialist Workers Party (SWP) ?

AR : C'était avant, pendant et après que j'ai milité au SWP. Je n'ai vraiment été membre du SWP que pendant un peu plus d'un an.

SL : Ce flirt précoce avec le nationalisme noir était-il un sujet de discussion avec votre père ?

AR : En fait, nous nous sommes plus disputés sur le trotskisme que sur le nationalisme noir ! C'est une des raisons pour lesquelles j'en suis venu à percevoir mon flirt avec le trotskisme comme le symptôme d'une rébellion adolescente retardée. Mais concrètement, le SWP m'attirait parce que c'était la seule organisation de la gauche marxiste qui avait ce que je pensais être une ligne raisonnable sur le Black Power et le nationalisme noir, le genre de ligne que des gens comme Earl Ofari* et Robert Allen* défendaient aussi. Ainsi, le SWP et ce courant du trotskysme américain m'attiraient à ce moment-là comme un moyen d'harmoniser le substrat nationaliste-populiste du Black Power avec le marxisme.

SL : Et il s'agissait à l'époque d'une vision plus large à laquelle les autres personnalités que vous avez mentionnées ont également participé ?

AR : C'est exact. Et j'ai quitté le SWP pour des raisons essentiellement organisationnelles, ce qui est assez ironique. En effet, j'ai précipité mon départ entre autres parce que le SWP essayait de se présenter comme ayant créé et ayant été la force motrice derrière la mobilisation étudiante contre la guerre du Vietnam. Le SWP a beaucoup investi sur le plan organisationnel et idéologique pour mettre en avant le cas de ses membres qui s'étaient engagés dans l'armée et étaient persécutés pour leur radicalisme au sein de celle-ci. Au moment où cet effort prenait de l'ampleur sur le plan organisationnel, ils voulaient que nous, dans la section locale de Chapel Hill-Durham en Caroline du Nord, concentrons nos activités sur le soutien aux GI's hostiles à guerre du Vietnam à Fort Bragg, situé à un peu plus d'une heure de route, et à Fort Jackson, à trois ou quatre heures de route. Je n'étais pas d'accord car je pensais que nous devions mener d'autres activités plus locales et pertinentes. Ironiquement, quelques mois plus tard, j'ai fait partie d'un groupe qui s'est rendu à Fayetteville pour lancer un projet d'organisation des GI's contre la guerre. J'ai fini par accomplir un travail de soutien aux GI's qui était au moins en partie le même que celui que j'avais refusé d'effectuer auparavant avec le SWP. J'avais davantage envie de travailler avec les organisations syndicales locales autour de Chapel Hill que de soutenir la *cause célèbre* des GI's si loin de chez moi. J'ai donc passé probablement les trois années suivantes à organiser des activités hors du campus, d'une manière ou d'une autre, principalement pour soutenir les GI's et des organisations de travailleurs pauvres. Au début des années 1970, je me suis rendu compte que les forces de gauche avaient été débordées, ou s'étaient fait déborder elles-mêmes, par rapport à l'évolution dynamique de la politique afro-américaine. J'ai alors décidé d'entamer une maîtrise [en sciences politiques].

SL : C'était à l'époque de la Convention politique nationale noire (National Black Political Convention*) de 1972 à Gary ?

AR : Exactement. En fait, j'ai participé à l'organisation en Caroline du Nord de la convention de Gary et de la première marche à l'occasion la Journée pour la libération de l'Afrique (African Liberation Day)*. Dans tout cela, mais surtout dans l'organisation pour la convention de Gary dans un État comme la Caroline du Nord, en particulier à Durham, où une véritable bourgeoisie noire occupait une place prééminente dans les activités pour le Black Power, vous pouviez voir clairement quel rôle jouait le facteur de classe dans la politique afro-américaine. J'ai observé les mêmes contradictions évidentes avec la première vague d'élus noirs – la pression qu'ils subissaient, leurs propres limites, etc. Le caractère combatif ou contestataire du travail d'organisation fondé sur les intérêts des Noirs pauvres et des travailleurs noirs a progressivement cédé la place à l'organisation communautaire entreprise par des groupes dont les sources de financement remontaient presque inévitablement à la Fondation Ford*. Sous de telles influences, le travail d'organisation s'orientait de plus en plus vers des notions de développement économique local ; il impliquait des idées plus ou moins fantaisistes comme la proposition de mettre en place une sorte de contrôle douanier pour

développer une «économie noire» autonome. Ces idées sont devenues de plus en plus dominantes et le mouvement s'est orienté de plus en plus dans cette direction. Nul besoin d'être intelligent pour voir dans quelle direction allaient les choses pour la plupart des travailleurs ; il suffisait d'être attentif. Dans ce contexte, je me suis senti frustré par les options d'interprétation qui s'offraient à moi car le marxisme à la sauce Plékhanov* ne me suffisait absolument pas.

SL : En particulier face à une idéologie élaborée comme le nationalisme noir.

AR : Exactement ! En réalité, le nationalisme noir ne constitue même pas une idéologie ; il s'agit d'une ontologie⁵. Donc, tous ces événements se passaient en même temps. À la suite de la première marche pour la Journée de libération africaine*, les gens ont essayé de forcer une dynamique afin de créer un Comité permanent de la Journée de libération africaine, qui est devenu le Comité de soutien à la libération africaine (African Liberation Support Committee). Les personnes qui ont joué un rôle central dans cette initiative étaient des panafricanistes de deux tendances : d'une part le courant nationaliste culturel autour de Don L. Lee (Haki Madhubuti*), Amiri Baraka* et Maulana Karenga* ; de l'autre, un courant animé par des militants du Sud, centrés sur Greensboro, Atlanta, Nashville et la Nouvelle-Orléans, et plus ou moins liés au marxisme anti-impérialiste. Les sections de la Nouvelle-Orléans et d'Atlanta étaient dominées par le Black Workers Congress*. Le courant animé par des militants de Nashville et Greensboro était dominé par un autre groupe de partisans du Black Power, qui étaient en train de devenir des panafricanistes, puis des marxistes-léninistes d'un certain genre (ou au moins des anti-impérialistes). Ils étaient attirés par une compréhension mécaniste du marxisme en tant que science et, à cette époque, je suis justement tombé sur *Marxisme et philosophie*. Korsch répondait aux frustrations que j'éprouvais à l'égard de la compréhension plékhanovienne grossière du marxisme et de ce qui s'apparentait à une version du «libéralisme*» que j'appellerais aujourd'hui «activisme⁶», en m'inspirant de Doug Henwood et d'autres. Korsch répondait aussi à mes frustrations à l'égard du nationalisme noir, qui semblait toujours refuser de se confronter à la dynamique du capitalisme aux États-Unis. L'accent mis sur l'anti-impérialisme par le nationalisme noir semblait de plus en plus être un moyen d'exacerber les différences entre le marxisme et le nationalisme.

SL : Une grande partie de ce courant politique était-elle issue d'une forme ou d'une autre de maoïsme ?

AR : Exactement. C'est ce qui semblait attirant dans le maoïsme. Et, pour être honnête, j'avais moi-même lu Mao avec un certain intérêt. Certains de mes amis du SWP, plus orientés vers les questions théoriques, se sont demandé (après mon départ) comment je pouvais trouver attrayants à la fois l'école de Francfort et le maoïsme. Quelques années plus tard, je suis tombé sur *The Two Marxisms* d'Alvin Gouldner, dans lequel Gouldner soutient que le cœur du marxisme contient des tendances à la fois volontaristes et économistes, et que la tension critique entre elles fait sans doute partie de sa créativité. Ceux qui, au sein de la tradition marxiste occidentale, ont souligné l'importance du domaine culturel, au sens large, étaient réceptifs à une conception ouverte de l'histoire, un peu de la même manière que les maoïstes. Mais cette bizarrerie me faisait me sentir mieux en quelque sorte. J'avais l'impression d'avoir une réponse à une question que je ne voulais pas aborder en premier lieu.

SL : Mais que pensez-vous du fait que les maoïstes avaient intégré la question noire dans le moule de la question nationale-coloniale, et qu'ils soient arrivés à l'anti-impérialisme par cette voie ? Il faut quand même effectuer un sacré saut pour passer de cette démarche à *Marxisme et philosophie* de Karl Korsch.

AR : Bien sûr, et je ne l'ai pas fait. J'ai toujours été critique de la thèse de la colonie intérieure*. C'était certainement le cas au moment où j'ai commencé mes études supérieures ; vers 1973, j'ai écrit

⁵ «Partie de la métaphysique qui traite de l'être indépendamment de ses déterminations particulières» (*Le Robert*) et qui s'intéresse à ses propriétés les plus générales : l'existence, la possibilité, la durée, le devenir, etc. (*NdT*)

⁶ Cf. l'article «Beyond activism» de trois universitaires marxistes, Liza Featherstone, Doug Henwood et Christian Parenti, <https://www.utne.com/community/beyond-activism/> qui incitent les jeunes militants, non pas à ne plus agir, mais à davantage réfléchir aux fondements de leurs actions et à l'évolution du système capitaliste. Rien de vraiment renversant ! (*NdT*)

un article qui effectuait une critique tranchante de cette formulation. Mais chez Mao et dans le maoïsme, j'étais séduit surtout par leur approche de l'organisation et la centralité de leur notion de «lutte prolongée». Cela m'a toujours semblé être un cadre d'interprétation qui pouvait donner du sens au mandat fondamental de la politique, qui est (pour reprendre un vieux slogan maoïste) d'«*unir le plus grand nombre pour vaincre le plus petit nombre*»⁷.

En ce sens, le maoïsme offrait une approche de la construction du mouvement et de la critique théorique en tant qu'élément du projet de construction d'un mouvement anticapitaliste aux États-Unis. Le «socialisme scientifique» du milieu des années 1970 me frustrait terriblement ; il avait tendance à chercher un catéchisme et des formules, que ce soit sous l'apparence du maoïsme, du marxisme-léninisme-maoïsme, de la «pensée-Mao-Tsé-toung», des sept principes du Nguzo Saba*, etc. Ces divers types de radicalisme millénariste évitaient, de façon plus ou moins opportuniste, de penser la complexité, d'une manière matérialiste historique et dialectique, et d'interroger les tensions et les contradictions qui régissent l'ordre capitaliste dans lequel nous vivons. Cela a également rendu possible toutes sortes d'alliances opportunistes. Par exemple, je me souviens avoir rencontré un gars qui a été pendant longtemps le directeur du Schomburg Center for Research in Black Culture*. A ce moment-là, nous étions ensemble à Atlanta, où il travaillait à l'Institute of the Black World* que Vincent Harding* avait fondé. Je l'ai croisé dans un supermarché à peu près au moment où le maire Maynard Jackson* avait licencié 2 200 travailleurs en grève qui travaillaient pour les services de l'assainissement urbain. Le bureau de ce gars à l'Institute of the Black World dépendait du financement du Comprehensive Employment and Training Program (CETA), un programme fédéral d'emploi contracyclique administré par la ville. (En fait, quelques années plus tard, j'ai travaillé au département du budget et de la planification d'Atlanta et j'ai géré le budget du programme CETA.) Il m'a donc servi une explication très élaborée et très théorique sur le fait que le maire n'avait aucun contrôle sur ce programme parce qu'il était quasiment immobilisé par les pouvoirs du capital, etc. Cela me rappelle une phrase que mon père répétait souvent : «*L'idéologie est le mécanisme qui harmonise les principes que tu prétends détenir avec ce qui fait avancer tes intérêts dans le monde.*»

SL : Oui, je crois que vous remarquez dans «Mon cheminement vers la Théorie critique» que, «*alors que je devenais mal à l'aise avec le léninisme [...] mes collègues panafricanistes adoptèrent la variété la plus abrupte et dogmatique du marxisme, le marxisme-léninisme à la sauce maoïste. C'est dans ce contexte que je découvris Marxisme et philosophie de Korsch*». Mais qu'en est-il de l'environnement spécifique dans lequel vous vous êtes engagé avec la lecture de Korsch ? Quelle a été votre rencontre ou votre engagement avec le groupe de la revue *Telos*⁸ autour de Paul Piccone ? Rétrospectivement, qu'est-ce qui vous semble le plus durable à propos de *Telos* en tant qu'effort théorique aux États-Unis à cette époque ? Qu'est-ce qui a été perdu avec la marginalisation d'une autre influence importante pour vous, Herbert Marcuse ?

AR : Tout d'abord, je dois préciser que j'étais mal à l'aise non pas tant à propos du léninisme mais de ce que Russell Jacoby appellera quelques années plus tard le «marxisme conformiste». Je suis tombé par hasard sur *Marxisme et philosophie* de Korsch vers 1970 ou 1971, quand il a été publié par la maison d'édition de la revue *Monthly Review**. Je lisais beaucoup de livres édités par cette maison à l'époque, et Korsch m'a conduit à *Histoire et conscience de classe* de Lukacs. J'ai commencé à m'enthousiasmer pour cette tendance marxiste hégélienne, mais pas tellement à cause de son hégélianisme. Je m'intéressais plutôt à la perspective qu'elle ouvrait pour la réflexion sur la relation entre le capitalisme et la culture de masse, à sa critique du positivisme et à sa conception ouverte de l'histoire. Je venais de commencer une maîtrise en sciences politiques et je cherchais un langage

⁷ Il s'agit aussi, à mon avis, de la base politique de tous les populismes (de droite, comme de gauche) et de toutes les idéologies interclassistes et nationalistes, de droite comme de gauche. Il est étonnant que Adolph Reed ne s'en rende pas compte, mais c'est en même temps normal pour quelqu'un qui a activement soutenu la campagne de Bernie Sanders (*NdT*).

⁸ Pour une histoire de la revue *Telos*, cf. la thèse d'Emilie Himeur, «Une autre théorie critique : l'histoire intellectuelle de la revue nord-américaine *Telos* 1968-2001» <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02374620/> (*NdT*).

conceptuel dans lequel façonner une critique du béhaviorisme*. C'est en fait grâce à la revue *Telos* et à l'école de Francfort* que j'ai commencé à m'intéresser aux questions épistémologiques et à considérer le capitalisme comme un système social ancré dans l'économie politique, stabilisé et reproduit en grande partie par un ordre culturel en évolution. Ces sujets et ces perspectives restent centraux pour moi. J'ai récemment vu un vieux camarade de *Telos*, Frank Adler*, et nous avons réfléchi à la signification intellectuelle et politique de ce moment des années 1970 pour nous. Marcuse était important pour moi dans ces années-là, tout comme Adorno, Horkheimer, Habermas et d'autres. J'ai également trouvé très excitant et utile le travail d'autres personnes de ma génération (ou de quelques années plus âgées) qui essayaient d'insuffler aux *American Studies** les réflexions et les perspectives de l'école de Francfort. Je pense à des gens comme Stuart et Elizabeth Ewen*, Jackson Lears* et d'autres. Cette tendance a rapidement été écartée des *American Studies*, qui sont devenues plus creuses et plus théoriciennes sous la rubrique des *Cultural Studies*, consciemment de gauche, dans les années 1980 et 1990. En ce qui concerne la revue *Telos* en particulier, j'ai fait partie du comité de rédaction pendant une dizaine d'années et j'ai été proche de Piccone pendant un certain nombre d'années. Lorsque la revue a commencé à prendre des tournures étranges dans les années 80, vers la fin de la décennie, j'ai rejoint les rangs de ceux qui ont été en fait purgés, en étant écartés sans préavis ni discussion du comité de rédaction. Franchement, cette évolution était prévisible des deux côtés.

Gregor Baszak : Votre trajectoire politique dans les années 1960 et 1970 semble avoir atteint un certain point culminant en 1979, lorsque vous avez publié votre essai «Pour un réexamen de la particularité noire⁹» dans *Telos*. Dans cet essai, vous vous êtes attaqué à la consolidation du nationalisme dans la politique afro-américaine¹⁰ qui s'était réalisée à ce moment-là, mais vous avez également profité de l'occasion pour réfléchir au spectre du mouvement des droits civiques, en écrivant que «*le démantèlement du système de ségrégation raciale n'a fait qu'éliminer un obstacle bloquant la possibilité de l'émancipation. Dans ce contexte, le calcul des "conquêtes des années soixante" ne peut commencer qu'au moment où cet extraordinaire système de domination a été éliminé*». Dans ce contexte, que signifierait une approche historique du mouvement pour les droits civiques, de ses succès et de ses échecs ? Le mouvement pour les droits civiques a démantelé le système Jim Crow, et pourtant, une confusion idéologique a émergé de cette lutte qui, d'une certaine manière, était plus difficile à résoudre et plus opaque que ce qui avait précédé. Dans quelle mesure continuons-nous à vivre aujourd'hui dans le sillage du mouvement des droits civiques ?

AR : Aujourd'hui, bien sûr, je présenterais différemment certains points de ce texte. Mais les conditions dans lesquelles le mouvement pour les droits civiques a réussi ont certainement fait progresser la consolidation de la politique afro-américaine, pour les raisons que j'ai évoquées dans «Pour un réexamen de la particularité noire». Les Afro-Américains qui détiennent des mandats publics importants ne sont pas différents des autres élus ou fonctionnaires de même rang : ils ne s'intéressent pas à la mobilisation populaire. La démobilisation politique est donc devenue l'un des résultats du mouvement pour les droits civiques et elle s'est poursuivie dans les années 1980 et 1990. Je dois rappeler ici un moment qui a été instructif pour moi au cours de cette période. En août 1983, Jesse Jackson*, Coretta Scott King* et d'autres membres de l'establishment des droits civiques ont organisé une marche sur Washington – ou plutôt à Washington ; cette marche a donné l'impulsion immédiate à la déclaration de Jesse Jackson concernant sa campagne présidentielle en 1984. L'objectif principal de la marche était de commémorer la marche de 1963* qui avait eu lieu à cet endroit 20 ans auparavant. Comme elle s'est déroulée au milieu du premier mandat de Reagan, alors que le contenu du programme de Reagan était assez clair, j'y ai vu un signal involontaire de la part de la classe politique afro-américaine, qui était à court d'idées. Ils ne savaient pas comment répondre à la contre-attaque de Reagan et de la droite. Ils étaient incapables de formuler une réponse à cause

⁹ Traduction française : <https://nfnf.eu/spip.php?article952> (NdT).

¹⁰ Bien que l'auteur utilise constamment l'expression *Black politics*, «politique noire», j'ai traduit souvent par «politique afro-américaine», ce qui me semble plus cohérent, du moins en français, avec la critique des identitarismes qu'il développe dans tous les textes que j'ai traduits jusqu'ici (cf. <https://nfnf.eu/spip.php?rubrique146>). J'ignore s'il serait d'accord avec ce choix (NdT).

de leur idées confuses, liées à leur position de classe, sur la race, l'injustice et l'inégalité. Depuis lors, c'est toujours la même chose (et même cela va de pire en pire).

SL : D'une certaine manière, la crise du mouvement des droits civiques est apparue lors de sa transition ratée du Sud vers le Nord – le moment des émeutes, comme à Watts* [en 1965]. Quoiqu'il en soit, votre essai «Pour un réexamen de la particularité noire» comporte un aspect fascinant : la façon dont vous avez analysé le nationalisme noir comme un mouvement ouvrant la voie à ce que nous appellerions aujourd'hui le néolibéralisme.

AR : Franchement, mon point de vue à ce sujet n'a fait que devenir plus critique au cours des trente-six dernières années. Et ce n'est pas parce que je suis devenu plus incisif, mais parce que ces mêmes dynamiques ont mûri. Tout récemment, le gouverneur de l'Illinois, Bruce Rauner*, s'est ouvertement approprié le discours sur la diversité pour attaquer la classe ouvrière. Walter Benn Michaels* et moi-même devrions lui envoyer un mot de remerciement – une fois que tout cela sera terminé et que nous aurons gagné !

SL : La réalité ne cesse de nous étonner.

AR : Absolument. Et les différents types d'identitaires et d'activistes ne remarquent même pas les absurdités à propos desquelles ils se mobilisent et qu'ils cherchent à minimiser ou à justifier – ou s'ils les remarquent, faiblement, ils sont incapables de les interpréter ou d'y répondre efficacement. Dieu merci pour eux, Kanye West* vient de provoquer une autre crise pseudo raciale dans la culture pop à la cérémonie des Grammys¹¹. La culture pop est leur métier. Non seulement il n'est plus possible de parodier ce genre de choses, mais tout cela ressemble de plus en plus à une opération de diversion et de divertissement, du type «*du pain et des jeux*», à un récit de science-fiction dystopique ou à un film comme *Idiocracy**.

GB : En ce sens, peut-on parler de conséquences négatives du mouvement des droits civiques ? Nous nous sommes apparemment éloignés d'un grand nombre des questions que le mouvement des droits civiques tentait de soulever au sein de la société américaine. Cette amnésie historique me conduit à vous poser une autre question. Dans le même essai, «Pour un réexamen de la particularité noire», vous avez également critiqué le modèle d'organisation de masse de la politique. Vous écriviez que ce modèle était «*fondé sur l'hypothèse d'une homogénéité des intérêts politiques noirs qui devaient être traités par le biais d'un leadership communautaire. Cette notion de "communauté noire" bloqua le développement d'une critique radicale au sein du mouvement des droits civiques en opposant une masse indifférenciée à une strate de leaders censés la représenter*». Si vous deviez actualiser cette critique pour saisir notre moment présent, que diriez-vous aujourd'hui ?

AR : *Mutatis mutandis*, nous sommes en train de vivre un moment qui ressemble à cette période durant laquelle, au début du XX^e siècle, Booker T. Washington* et d'autres, ses adversaires comme ses copains, rivalisaient pour établir ce que Kenneth W. Warren* décrit comme une «autorité managériale» sur la question noire. C'est là que nous en sommes aujourd'hui. Pour analyser l'arc de la politique afro-américaine, je pourrais aussi proposer une analogie avec l'arc allant de l'Émancipation à la défaite du populisme et à l'imposition du régime Jim Crow¹². Il y avait là un champ politique assez ouvert, asymétrique par rapport à la race en particulier, mais des Noirs libres improvisaient [des stratégies] et s'alignaient parfois sur les Blancs pour s'engager en politique afin

¹¹ Reed fait ici allusion au fait que le rappeur Kanye West est monté sur scène, sans y être invité, deux fois. La première en 2009 pour protester contre l'attribution du Grammy de la meilleure chanteuse à une Euro-Américaine (Taylor Swift) parce qu'il jugeait que l'Afro-Américaine Beyoncé aurait dû recevoir la récompense. La seconde, en 2015, quand Beyoncé a eu un Grammy, et cette deuxième intervention relevait apparemment de l'autodérision (?) et, plus sûrement, de l'autopromotion (*NdT*).

¹² Pour donner une idée approximative d'un point de vue chronologique, Reed fait allusion ici à une période comprise entre 1863 (la proclamation par Lincoln de l'émancipation des esclaves dans les territoires révoltés) et les dernières années du XIX^e siècle marquées par la défaite électorale et sociale des mouvements populistes «de gauche» américains, hypothèse qu'il défend à plusieurs reprises dans d'autres textes (*NdT*).

d'améliorer leur vie et de définir ce qu'améliorer leur vie pouvait signifier. Cela a été écrasé, de sorte que les activités de personnes comme Booker T. Washington ont été considérées comme incarnant la politique noire jusqu'au milieu des années 1920 et même encore dans les années 1930. Comme Judith Stein* l'a fait remarquer, des Noirs formaient des syndicats et se battaient contre leurs patrons bien avant le milieu des années 1920, mais ce que l'on entendait par «politique noire» à cette époque était cette entreprise de l'élite, dont le but avoué était d'exprimer les intérêts des couches populaires de la population noire, mais d'une manière conforme à ce que les élites blanches dominantes étaient prêtes à entendre. Ces gestionnaires de la race se présentaient comme un leadership organique de cette population noire, et on sous-estime le fait que, dans une large mesure, ces revendications de leadership organique de la race reposaient elles-mêmes sur les prémisses de la théorie victorienne* de la race.

Au milieu des années 1930, le Front populaire et l'action directe de masse ont fait leur apparition. Ce courant dynamique et partiellement constitutif de l'activité politique des Noirs a été dynamique jusqu'aux victoires du mouvement des droits civiques et à l'émergence d'équipes de gestionnaires noirs dans les grandes villes entre la fin des années 1960 et la fin des années 1970. Depuis lors, nous assistons de plus en plus, au moins depuis Reagan si ce n'est plus tôt, à la réaffirmation d'une classe managéro-professionnelle* noire qui agit comme une classe tutoriale de leaders. Cette gestion s'appuie sur l'idéologie de l'«*underclass*», qui disqualifie une partie importante de la population noire et considère qu'elle n'aurait pas l'autorité nécessaire pour exprimer ses propres préoccupations. La classe ouvrière a disparu de la politique afro-américaine. Il n'y a pas d'espace pour une classe ouvrière autonome capable de s'exprimer politiquement. Cela remonte aux années 1990 et à toutes les conneries qui sortent des universités : l'émergence du discours des *Cultural Studies** et des gens comme Robin D.G. Kelley* (aux côtés de la grande majorité des professeurs des départements des *American Studies*) qui affirment que l'«expérience noire» serait opaque et inconnaissable pour les personnes extérieures et que l'on ne pourrait y accéder que par le biais d'interprètes raciaux qualifiés.

GB : Compte tenu de l'hypothèse dominante, qui fait fi des distinctions politiques, et selon laquelle la population noire formerait une masse homogène, il est devenu très difficile de distinguer la gauche de la droite.

AR : On peut avancer une bonne hypothèse d'interprétation : toute personne qui a accès à un micro dans l'espace public est à droite. Cela inclut toute l'écurie de la chaîne MSNBC. Lorsque j'ai regardé le film *Selma*¹³, j'ai été frappé par le fait que les clichés d'interprétation n'ont pas changé d'un iota : on nous sert toujours l'histoire de l'individu noir extraordinaire, plus grand que nature, à la fois digne et conscient de sa race, qui surmonte une grande adversité. C'est, bien sûr, pourquoi la réalisatrice Ava DuVernay a dû dépeindre le président Lyndon B. Johnson de la manière dont elle l'a fait : une personne noire ne peut voir d'alliés, car ils sont tous contre nous, tout le temps. Cela se reproduit, encore et encore. Mon fils enseigne à l'université d'État de l'Illinois. Il m'a fait remarquer que, ces dernières années, l'orateur du Martin Luther King Day* est choisi par le service de la scolarité. Ces salariés subissent des pressions à la fois de la part des étudiants et de l'administration pour obtenir une bonne participation. Parce qu'ils ne connaissent rien de mieux, les étudiants veulent des gens célèbres, qu'ils voient à la télévision. L'orateur choisi est inévitablement un escroc en matière d'amour-propre racial.

SL : Récemment, ils ont diffusé le film *Glory* sur HLN [la chaîne câblée Headline News, propriété de CNN] avec un panel qui discutait du contenu après chaque pause publicitaire. Ils n'ont pas réussi à évoquer une question, qui en est pourtant le thème principal : ces soldats noirs ont joué un rôle historique en tant que soldats, unis dans leur objectif avec leurs officiers blancs abolitionnistes ; et leur objectif commun était façonné et dirigé par la discipline militaire. Des soldats noirs en campagne, entraînés et armés pour déraciner l'esclavage par le feu et l'épée, un tel événement ne relevait pas assez de la *Black History* (de l'Histoire afro-américaine) pour ces commentateurs.

¹³ Cf. le seul article de Reed («Selma et la légende noire») traduit dans la presse dite de «gauche», https://www.monde-diplomatique.fr/2015/03/REED_JR/52731.

AR : Je sais, c'est absolument incroyable. Quand *Glory* est sorti, certains de mes amis l'ont boudé à cause des officiers blancs, sans jamais se poser la question évidente : «Qu'y aurait-il eu d'autre ?» De plus, on peut aborder la question des officiers blancs d'une autre façon, autrement que comme un élément négatif du film ou de l'Histoire. J'ai téléchargé *Glory* sur mon ordinateur portable et je regarde parfois la scène de la bataille de James Island* (lorsqu'ils s'engagent pour la première fois dans le combat), juste pour me remonter le moral. Vous avez mis le doigt dessus : l'idéologie de l'authenticité noire est la sœur jumelle du néolibéralisme. Nous avons affaire à un discours thatchérien¹⁴. L'authenticité noire suppose que des individus extraordinaires et leurs familles résolvent leurs problèmes tout seuls dans leur coin.

SL : Sans l'aide de la science militaire accumulée et transmise aux nouvelles générations à West Point...

AR : Cela me rappelle ma réaction à la critique du film sur *Lincoln*: pourquoi le fait de reconnaître que l'armée de l'Union a permis aux Noirs de fuir les plantations (comme cela s'est produit) contribuerait-il à ternir la capacité d'action autonome des Noirs ? C'est incroyable, mais aussi incroyablement révélateur d'une position de classe. L'un de mes oncles était d'ailleurs un aviateur de Tuskegee (Alabama), abattu lors de la bataille des Ardennes ; il a passé le reste de la guerre dans un camp de prisonniers de guerre allemand. Comme il le faisait souvent remarquer, durant la guerre contre les nazis racistes, c'est l'unique fois où il a eu l'occasion de commander des soldats blancs ! Lorsque George Lucas a réalisé *L'Escadron Red Tails*, en 2012, cet abominable dessin animé sur les aviateurs de Tuskegee tourné avec des prises de vue réelles, il est allé le promouvoir à l'émission *Daily Show*. Il l'a comparé à *Glory*, qu'il a dénigré parce qu'il montrait des officiers blancs menant des soldats noirs à la mort. Il a déclaré que, par contraste, il voulait faire un film avec des héros noirs. Ce genre de propos ne s'invente pas.

SL : Cela me rappelle ce que vous disiez à propos des histoires oubliées que Judith Stein a mises au jour concernant l'organisation des travailleurs à l'ère du managérialisme noir triomphant. En un sens, la politique managériale noire devient «l'histoire afro-américaine» (*Black History**).

AR : Absolument, et ce processus est consolidé en tant qu'histoire noire par l'institutionnalisation des *Black Studies**.

SL : Dans votre article, «Pour un réexamen de la particularité noire» vous avez montré, de façon pertinente, que le nationalisme noir s'est développé comme une adaptation face à l'échec de la gauche américaine. Comme vous le suggérez, avec l'échec de la loi sur le droit de vote (Voting Rights Act*), le nationalisme noir, en tant que composante dominante des mouvements radicaux des années 1960, était finalement et inconsciemment lié au type de reproductivité inconsciente qui a eu lieu en l'absence de (tout autre) leadership politique. En d'autres termes, le leadership politique qui a triomphé a fait en sorte que la reproductivité aboutisse finalement au néolibéralisme. En ce sens, les échecs passés à affronter (et potentiellement à surmonter) la question noire sont affirmés de manière masochiste, presque comme pour couvrir l'effondrement du socialisme.

AR : Vous avez raison et j'ai quelques réflexions à vous proposer. La première est assez banale, à savoir que le nationalisme est toujours une idéologie de classe (et toujours l'idéologie de la même classe). Cette remarque fondamentale a été faite par Harold Cruse, à sa manière, il y a presque un demi-siècle. L'idée selon laquelle la nation serait une entité unitaire cohérente a un sens pour une bourgeoisie montante ou une petite bourgeoisie qui aspire au pouvoir ; cela est vrai du nationalisme bangladais au national-socialisme allemand en passant par tous les courants intermédiaires. Deuxième point, à la fois moins banal et plus banal : rétrospectivement, nous pouvons reconnaître que les classes politiques noires qui se sont consolidées à la suite de la loi sur le droit de vote [de 1965], tant dans le Nord que dans le Sud des Etats-Unis, en particulier dans les villes, se sont alignées dès le début, comme des jumeaux dans le ventre de leur mère, avec les éléments des classes bourgeoises locales qui étaient les plus radicalement orientés vers la croissance. Il s'agissait souvent de segments de la bourgeoisie qui voulaient rénover les centres-villes de façon agressive; tout comme les Noirs qui

¹⁴ Allusion à une expression favorite de Thatcher : «*There is no alternative*», Il n'existe aucune solution alternative (*NdT*).

souhaitaient parvenir au pouvoir, ils se sentaient coincés par les alliances et coalitions politiques bien établies au sein des organisations partisans locales et des réseaux clientélistes. Dans le même temps, les politiciens noirs aux dents longues (et, dans une certaine mesure, les Noirs eux-mêmes) avaient également intérêt à percer pour avoir accès aux réseaux clientélistes dont ils avaient été exclus. Toutes les études illustrent ces processus en détail, ville après ville : le travail de Clarence Stone sur Atlanta, qui a fait œuvre de pionnier à cet égard ; l'ouvrage de Kent Germany, *New Orleans After the Promises*, qui se concentre spécifiquement sur le rôle des agences gouvernementales de la «Guerre contre la pauvreté*» et de la «Grande société*» pour faciliter la formation de nouvelles alliances ; le livre de John Arena, *Driven from New Orleans : How Nonprofits Betray Public Housing and Promote Privatization* ; le livre de Timothy Weaver, qui sera bientôt publié: *Blazing the Neoliberal Trail. Urban Political Development in the United States and the United Kingdom*, etc.

SL : Vous pensez qu'une classe de personnes, tant noires que blanches, avait véritablement un programme pour la reconstitution du capitalisme dans les années 1970 et 1980 ?

AR : Absolument, même si le programme qu'elles ont improvisé s'est avéré utile pour reconstituer le capitalisme pendant cette période. C'était du néolibéralisme *avant la lettre*. Il ne s'agissait pas d'une conséquence inévitable de la victoire du mouvement des droits civiques ; mais, en tant que politologues, nous sommes très doués pour prédire ce qui s'est déjà produit et montrer que cela devait se produire.

SL : Les politologues aiment parler de cette «nécessité» comme d'une «dépendance envers la voie choisie».

AR : Absolument, et quand ils en parlent, j'ai envie de crier : «Mettez vos mains sur le bureau pour que je puisse les surveiller !».

SL : C'était bien mieux, parce que nettement plus conscient de soi, que l'hégélianisme de droite!

AR : En effet.

SL : Vous concluez votre essai «Nothing Left» dans *Harper's* en écrivant que nous devons reconnaître qu'«aucune force politiquement efficace n'existe» dans la gauche américaine aujourd'hui, et que la tâche actuelle est de reconstruire un mouvement ouvrier efficace aux Etats-Unis. Dans ce contexte, il est significatif que, au milieu des années 1990, vous ayez été impliqué dans le projet du Labor Party. Ce projet se présentait comme une solution alternative et, s'il réussissait, comme un défi lancé contre les démocrates de Clinton. Pouvez-vous expliquer votre rôle dans le Labor Party, quels étaient ses objectifs et quelles sont, selon vous, les raisons de l'abandon du projet (ou du moins de sa mise en veilleuse) ?

AR : Mon rôle était de faire tout ce que la direction collective, dont je faisais partie, et Tony Mazzocchi* estimaient que je devais faire. Je n'ai aucune difficulté à reconnaître que je suis un *apparatchik* – c'est mon orientation en politique.

Nous avons une conception très simple du Labor Party : nous voulions construire un parti politique de la classe ouvrière qui soit indépendant et l'ancrer dans le mouvement syndical. Un parti de la classe ouvrière ne peut exister sans ancrage profond dans le mouvement syndical ; c'est là que la classe ouvrière est organisée politiquement en tant que classe, dans la mesure où elle est organisée quelque part politiquement en tant que classe. Les précipitants historiques immédiats dont le Labor Party est issu étaient des réseaux de militants syndicaux qui avaient été actifs dans le mouvement anti-concessions* dans les années 1970 et 1980 ; c'est pourquoi nous étions centrés de manière disproportionnée dans le secteur industriel. L'idée, telle que reflétée dans l'un de nos slogans populaires, était : «*Les patrons ont deux partis et nous devrions avoir le nôtre.*» Nous avons essayé de le construire autour d'un programme élaboré de manière participative, mais façonné par une vision de la conquête du pouvoir par la classe ouvrière. Nous ne cherchions pas à agréger diverses positions de gauche ; nous voulions plutôt être un parti politique solidement implanté dans la classe ouvrière. Nous avons privilégié l'adhésion collective des syndicats et non les adhésions individuelles, parce que nous avons absolument besoin de la capacité politique et la capacité institutionnelle plus large du mouvement syndical. Nous avons relativement bien réussi à obtenir et à conserver des adhésions collectives de syndicats. Une seule section locale, je crois, s'est désaffiliée ; les autres adhésions que nous avons perdues sont dues à des fusions de plusieurs syndicats ou parce que de nombreuses

sections locales ont tout simplement cessé leurs activités. Nous avons perdu des syndicats internationaux par le biais de fusions. Mais nous avons atteint un seuil dans le mouvement syndical, et certains syndicats internationaux ont soutenu certaines parties de notre critique au niveau le plus général, mais pour diverses raisons, ils n'ont pas pu franchir l'étape suivante.

Notre expérience de la politique électorale m'a permis de voir de manière très concrète le type de problèmes qui existaient au sein de la gauche. La plupart des groupuscules trotskystes américains pensent que l'on construit un mouvement en présentant des candidats aux élections. Nous ne partageons pas ce point de vue ; nous avons toujours considéré le domaine électoral comme un lieu de consolidation des victoires remportées sur le plan de l'organisation des mouvements sociaux. Cela a donc été une pomme de discorde tout au long du processus. Mais il n'y avait pas que les trotskystes. Au milieu des années 1990, j'ai été surpris de voir l'importance que de nombreuses personnes de gauche, ou même d'extrême gauche, accordaient au soutien de candidats et à la présentation de candidats. Plus récemment, en réponse aux personnes qui dénonçaient Karen Lewis* comme une vendue avant même qu'elle ne se déclare candidate, j'ai soutenu que ces personnes (comme les démocrates) exagéraient largement l'importance des élections. Cela dit, au sein du Labor Party, nous sommes arrivés à un point où nos membres ont décidé qu'il était temps de prendre l'option électorale. Et nous l'avons fait. Nous avons entrepris une campagne en Caroline du Sud, État que nous avons choisi notamment parce que l'AFL-CIO* de Caroline du Sud était la seule fédération syndicale de l'État, à l'exception de l'Industrial Union Council du New Jersey, à avoir adhéré collectivement au parti. Sans surprise, nous avions donc de bonnes relations dans le mouvement syndical, avec les dockers de Charleston et d'autres groupes. A ceux qui affirmaient : «Ce n'est pas le moment de s'engager dans une politique indépendante des deux partis hégémoniques», nous avons répondu : «Vous pensez que l'électorat, même l'électorat ouvrier, n'est pas prêt pour un appel explicite à une politique invoquant les intérêts de la classe ouvrière.» Certes, la Caroline du Sud était l'un des États les plus rétrogrades (si ce n'est le plus rétrograde) du pays, mais si nous pouvions y gagner une des étapes du scrutin, ce serait un test positif. Je n'étais pas totalement préparé à ce qui s'est passé ensuite : plus nous avions de succès, plus les sceptiques relevaient le seuil de signification de notre tentative. Nous avons gagné une première étape du processus électoral, celle du parrainage, ce qui était déjà un succès. Plus de 16 500 électeurs inscrits en Caroline du Sud [sur environ 3 millions d'électeurs, *NdT*] nous ont parrainés et ont déclaré que l'État devait reconnaître le Labor Party. Le Labor Party de Caroline du Sud dispose toujours de cet avantage et il peut désormais présenter légalement des candidats dans cet État. Mais ensuite, le Working Families Party* et les opposants de l'AFL-CIO, ainsi que les gens de gauche et d'extrême gauche qui défendent un autre style de politique, ont dit : «Eh bien, ils n'ont présenté personne, ils n'ont rien gagné.»

Dans ce contexte, nous avons décidé de mettre notre projet dans la naphthaline ; nous avons estimé que nous étions arrivés à un point où nous devions soit grandir soit mourir. Nous ne voulions pas que l'entité organisationnelle reste en marge du discours public dans le mouvement syndical ou à gauche. Une partie des gens de gauche et d'extrême gauche et des «libéraux*» de gauche ont tendance à figer un moment dans le temps et à le placer soigneusement derrière un cordon de velours, à l'honorer. Nous ne voulions pas agir comme cela ; nous ne voulions pas non plus être la carcasse d'une organisation de gauche temporairement florissante dont les groupes sectaires commenceraient à se disputer les dépouilles. Nous voulions en garder le contrôle selon nos propres termes et nous avons donc mis fin à nos activités. Mark Dudzic* et Katherine Isaac*, les principaux cerveaux du bureau national, ont écrit des analyses fortes et précises de ce que nous essayions de faire et de notre compréhension des contraintes.

SL : À la lumière des héritages insolubles du XX^e siècle, de quelle manière les questions historiques américaines étaient-elles en jeu dans l'expérience du Labor Party ? En même temps, en quoi la situation historique de la fin des années 1990 a-t-elle été un facteur de discrédit global du socialisme, dû non seulement à la chute de l'Union soviétique mais aussi à l'épuisement apparent de la Nouvelle Gauche ?

AR : J'ai fait remarquer un jour à Tony Mazzocchi que nous étions capables de faire ce que le Parti communiste et d'autres groupes similaires ne pouvaient *pas faire*, en partie parce que

l'effondrement de l'Union soviétique et la fin de la guerre froide avaient ouvert un espace pour nous. Personne en Caroline du Sud n'a jamais essayé de nous attaquer en nous collant l'étiquette de «rouges» ou de «gays», à une époque où les Républicains de cet État essayaient d'inscrire dans la constitution de l'État une interdiction légale du mariage homosexuel. Nous intervenions sur les marchés, dans les quartiers populaires et les festivals, et personne ne nous a jamais confrontés à l'une ou l'autre de ces questions, probablement parce que nous privilégions des questions comme l'emploi, la santé, l'éducation, le logement, etc.

Cette expérience m'a fait prendre conscience à quel point les démocrates et les républicains de Caroline du Sud sont investis dans la définition de la race comme la ligne de fracture centrale de la politique. D'un côté, cela rendait leurs prévisions électorales plus faciles. À l'époque, les démocrates n'auraient pas autorisé un Noir à se présenter dans une circonscription comptant entre 35 et 50 % de Noirs, car ils les définissaient comme des circonscriptions «intéressantes en raison du nombre d'*habitants* noirs», mais pas comme des circonscriptions «susceptibles d'avoir des *candidats* noirs». Ils avaient compris que les démocrates blancs avaient les meilleures chances d'être élus dans des circonscriptions de ce type. Ensuite, lorsque les candidats blancs étaient élus, la section démocrate de l'État passait son temps à essayer de les empêcher de devenir républicains ! En tout état de cause, la politique électorale était clairement le domaine le plus racialisé de la vie sociale en Caroline du Sud. Cela devient de plus en plus vrai dans tout le pays.

SL : Votre description ressemble beaucoup à la vie des prisonniers dans les établissements pénitentiaires ! Mais qu'en est-il de l'épuisement de l'imagination quant aux réformes ? Est-il devenu impossible d'imaginer une forme de société réellement différente – le socialisme ? Est-ce une sorte de condition atmosphérique des années 1990 qui persiste dans le présent ?

AR : Il s'agit d'un énorme problème, tout comme le scepticisme dominant à l'égard des institutions. Tous deux témoignent de la victoire plus large du néolibéralisme, qui a son corollaire à gauche. Prenez le mouvement Occupy : difficile de trouver une meilleure illustration de la compréhension néolibérale du monde. Pour les participants à ce mouvement, tout est processus, ils n'ont aucune vision, et sont complètement individualistes. Beaucoup de gens croient que le discours du «1% contre les 99%» a ouvert un espace politique, mais c'est en fait une façon puérile de comprendre l'inégalité. Ces problèmes témoignent de la mesure dans laquelle la gauche, pour autant qu'elle existe, s'articule entièrement dans le cadre ontologique du néolibéralisme.

GB : Pensez-vous que la politique actuelle autour des brutalités policières et du «nouveau Jim Crow*» pourrait déboucher sur un renforcement du rôle de la classe managéro-professionnelle* et du Parti démocrate ? Y a-t-il un élément potentiellement productif qui contribuerait au projet désespérément nécessaire de reconstitution de la gauche américaine ? Ou bien la politique antiraciste est-elle devenue pire qu'improductive à votre avis ? Quelles sont les potentialités dans le moment présent, en dépit du néolibéralisme, ou même à partir de celui-ci ?

AR : Je ne vois pas vraiment ce qui pourrait en découler d'utile. Sur le front du prétendu «nouveau Jim Crow», avez-vous vu les nouvelles récentes concernant les problèmes de santé mentale dont souffrent les *manifestants* de Ferguson¹⁵ ? Cela indique où ce genre de démarche non-politique en

¹⁵ Terrell Jermaine Starr, «Ferguson Activists are Struggling with Mental Trauma long after Police Abuse During the Protests», disponible sur <http://www.alternet.org/personal-health/ferguson-activists-are-struggling-mental-trauma-long-after-police-abuse-during>.

[Selon cette journaliste, «*Des professionnels de la santé mentale du comté de Saint-Louis ont déclaré à AlterNet que l'hyper-police des forces de l'ordre locales pendant les manifestations, les gaz lacrymogènes, les tirs de balles en caoutchouc, la vue du corps de Brown gisant dans la rue à découvert pendant des heures, et la tension due aux sacrifices personnels consentis par de nombreux manifestants pour être à Ferguson, pourraient avoir des effets dévastateurs à long terme incluant potentiellement la dépression, l'anxiété et le stress post-traumatique. "Les gens sont choqués lorsque je leur dis que nous allons devoir faire face à cette situation pendant au moins une autre décennie", a déclaré à AlterNet Marva Robinson, psychologue clinicienne et présidente de la section de Saint-Louis de l'Association des psychologues noirs. "Le syndrome de stress post-traumatique a des effets*

politique a de grandes chances de terminer. En fin de compte, son seul point de vue politique est autoréférentiel. J'ai assisté récemment à des réunions sur le campus où de jeunes «activistes» sérieux, animés par le Saint-Esprit de la droiture politique, se levaient pour déclamer ce que les «jeunes militants de Ferguson» veulent que nous fassions, les règles de l'étiquette raciale et de l'étiquette de genre qu'ils veulent que nous suivions, et pour demander que nous déclarions tous notre volonté de suivre ces règles. J'ai participé à des réunions où les professeurs bavardaient sur les leçons d'«intersectionnalité» que nous devrions tirer de ce mouvement inexistant, par exemple, à quel point il est significatif que les véritables dirigeants de #blacklivesmatter soient des lesbiennes noires, etc. Bien sûr, tout cela n'a rien à voir avec des objectifs, des stratégies ou une vision politiques. Et, comme Kenneth W. Warren^{16*} l'a souligné, la défense de discours purement expressifs comme étant politiques repose invariablement sur ce qu'ils sont censés permettre dans un avenir qui dépasse la portée de la projection stratégique – c'est-à-dire sur des appels à la foi dans des phénomènes encore invisibles ou imprévisibles. L'antiracisme est plus qu'inutile en tant que politique. Il est désormais un artefact du néolibéralisme, et ce depuis un certain temps déjà. Ses insuffisances, même pour expliquer l'État carcéral*, sont mises en évidence par le contraste avec le nouveau livre de Marie Gottschalk, *Caught*, dont elle expose certains des thèmes clés dans une interview récente¹⁷. Comme le note Gottschalk, même si, par exemple, toutes les disparités raciales dans la justice pénale étaient éliminées, les États-Unis resteraient probablement en tête du monde en matière d'incarcération. L'antiracisme – tout comme l'antisexisme, l'anti-homophobie, etc., ainsi que la diversité en tant que déclaration positive de tous ces éléments – relève d'une conception de la justice sociale et économique tout à fait compatible avec le néolibéralisme : la parité dans la distribution des coûts et des avantages entre les groupes définis par des identités ascriptives¹⁸ essentialisées. C'est ce que l'on appelle communément la «politique de l'identité». Malgré le bavardage de ses partisans sur la célébration et la reconnaissance des groupes, l'idéal substantiel de la politique identitaire est une condition dans laquelle les coûts et les avantages, ainsi que les gagnants et les perdants *individuels* potentiels, sont triés proportionnellement à leur représentation dans la société. Une «gauche» engagée dans cette

à très long terme, surtout lorsque les gens ne cherchent pas à se faire conseiller. Non seulement il a un effet à long terme, mais il peut conduire à d'autres maladies mentales comme la dépression, le trouble anxieux général et la toxicomanie. Cet événement explosif peut donc entraîner d'autres maladies et affecter les gens pendant les 5, 10 ou 15 années suivantes. Cela affecte certainement la façon dont ils perçoivent les agents des forces de l'ordre.» Kira Banks, professeur adjoint de psychologie à l'université de Saint-Louis, qui étudie les problèmes de santé mentale des manifestants de Ferguson, a déclaré à AlterNet que l'activisme “24 heures sur 24” auquel se sont livrés de nombreux manifestants était honorable mais malsain, surtout s'ils souffraient de problèmes de santé mentale avant le début des manifestations. “Il est vraiment difficile de se retirer du militantisme parce qu'il vous semble tellement nécessaire d'être présent – tous les jours, toute la journée, à tous les moments. Mais il n'est pas viable de maintenir ce rythme”, a-t-elle déclaré. “Nous avons vu des gens avoir des récurrences d'épisodes dépressifs qui mènent à des ruptures parce que lorsque vous manquez de sommeil et que vous vous poussez à la limite et que vous avez l'impression de vous battre littéralement pour votre vie ou la vie des autres, c'est stressant et cela a un impact sur votre santé physique et votre santé mentale.”» Et la journaliste de poursuivre : «De nombreux Afro-Américains ont du mal à se payer une thérapie, qui peut coûter entre 65 et 200 dollars, voire plus, par séance de 50 minutes, selon la région et selon que le prestataire est assuré ou non. Un autre défi pour de nombreux manifestants de Ferguson dont le traumatisme est spécifique à la discrimination raciale est que la plupart des thérapeutes agréés ne sont pas noirs ou multiculturels.» (NdT).]

¹⁶ On peut lire quelques-uns de ses articles ici : <https://nonsite.org/author/kwarren/> (NdT).

¹⁷ Marie Gottschalk, *The Prison State and the Lockdown of American Politics* (Princeton : Princeton University Press, 2014) ; et «It's not just the War on Drugs», interview par Connor Kilpatrick, disponible en ligne sur <https://www.jacobinmag.com/2015/03/mass-incarceration-war-on-drugs>.

¹⁸ Ascriptives : assignées, attribuées par d'autres que soi-même (NdT).

comptabilité, en plus d'identifier les outrages, se concentre sur le nettoyage des structures d'opportunité des discriminations injustes et indésirables selon les lignes identitaires dans ce qui reste un régime de redistribution ascendante de plus en plus impitoyable. Cette vision marque le triomphe ultime de l'utopie de Gary Becker*.

Glossaire (établi par le traducteur)

Adler, Franklin Hugh : professeur de sciences politiques qui s'est intéressé particulièrement au «marxisme occidental» (sous-entendu non stalinien, donc à Gramsci), à l'école de Francfort, au fascisme italien et à l'extrême droite française.

AFL-CIO: entre 1935 et 1955, le mouvement syndical américain fut divisé entre l'AFL, corporatiste, raciste et réactionnaire et le CIO (Congress of Industrial Organizations), tendance née en 1935 au sein de l'AFL. Les partisans du CIO étaient favorables à une rupture avec le syndicalisme de métier et animèrent une série de grèves dans l'industrie automobile à la suite desquelles ils forment un second syndicat, le CIO, en 1938. Soutenu notamment par les militants du Parti communiste et des organisations trotskistes, ce syndicat attira de nombreux ouvriers afro-américains, avant de se réunifier avec l'AFL pour former l'AFL-CIO en 1955, organisation syndicale complètement bureaucratisée.

African Liberation Day (Journée de la libération africaine) : célébrée le 25 mai de chaque année, elle a été instaurée en 1958 lorsque Kwame Nrumah (alors Premier ministre) convoqua la première conférence des États indépendants au Ghana. Pour les «nationalistes culturels» afro-américains les plus radicaux, cette journée est l'occasion de célébrer leur «*engagement envers le panafricanisme, la libération totale et l'unification de l'Afrique sous le socialisme scientifique [...] au fur et à mesure que les masses remportent des victoires contre le capitalisme, le néocolonialisme, le racisme et le sionisme*¹⁹».

Allen, Robert L. (1942-): militant afro-américain, professeur de sociologie, membre du comité de rédaction de la revue *The Black Scholar : Journal of Black Studies and Research*, auteur de plusieurs ouvrages dont le premier a été publié en 1971 chez Maspero sous le titre *Histoire du mouvement noir aux Etats-Unis*.

American Studies: mouvement interdisciplinaire né dans les années 1930 et qui se révoltait contre la rigidité de l'enseignement universitaire de l'époque. Aujourd'hui, la priorité est en fait donnée à la culture, à littérature et aux arts plutôt qu'à l'histoire, l'économie et la sociologie. Priorité est donnée à la subjectivité, aux sentiments, à la «psychologie» des individus plutôt qu'aux faits, aux chiffres et aux statistiques. Un exemple pris au hasard sur la Toile : durant le printemps 2022 dans une université (Dickinson, Pennsylvanie), les sujets abordés ont été «*la télévision américaine*», «*la politique raciale et la musique populaire américaine*», «*les arts de la diaspora africaine*», «*les études latinx*» (mot barbare et politiquement correct utilisé pour désigner les études latino-américaines) et «*la biopolitique dans les Amériques*». Les *American Studies* englobent, tout en leur accordant un statut autonome, les *African-American Studies*, *Asian Studies*, *American Indian Studies*, etc.

Baraka, Imamu Amiri (alias Leroi Jones) (1934-2014): poète, artiste et militant qui joua un rôle important dans la *National Black Assembly*, qui se tint dans la continuité des efforts de la *National Black Political Convention** de 1972 et de son *Manifeste*. Sa présidence suscita l'hostilité des politiciens afro-américains qui la boycottèrent et celle des différentes tendances de «gauche» en lutte contre le «nationalisme culturel» de Baraka et ses oscillations idéologiques permanentes. Il quitta cette conférence l'année suivante, en 1976. Il joua également un rôle dirigeant dans une petite organisation afro-américaine nationaliste influencée par le maoïsme, le Congress of Afrikan (ou African) people (CAP), entre 1970 et 1975, qui disparut dans le labyrinthe des groupuscules «radicaux». Baraka poursuivit une carrière artistique, politique et universitaire controversée, en raison de ses positions, notamment sur les femmes, les homosexuels, le 11 septembre, les Juifs et le sionisme.

bataille de James Island (1865): dernière «bataille» secondaire (certains la qualifient même d'«escarmouche» ou de «bataille aux résultats non concluants de part et d'autre») avant la capitulation

¹⁹ <https://africanliberationday.net/about/>

de la ville de Charleston, en Caroline du Sud, que les troupes confédérées durent abandonner aux troupes de l'Union.

Becker, Gary (1930-2014): économiste réactionnaire qui s'est intéressé à des questions comme la criminalité, les discriminations raciales, l'alcoolisme, la consommation de drogues et la famille. Il prétendait expliquer de façon rationnelle de nombreux comportements humains en dehors de ceux mis en œuvre dans la production de biens et de services (donc, en dehors de «l'économie» proprement dite), par le fait que, généralement, les individus calculent les coûts et avantages de leurs actions dans tous les domaines, selon la prétendue «*loi de l'intérêt égoïste*». Chaud partisan du «libre échange», hostile aux législations visant à protéger l'environnement, ses travaux ont contribué à présenter le fonctionnement des sociétés capitalistes comme étant «naturel» et à disqualifier toute critique sociale.

Béhaviorisme: «*Le béhaviorisme est une méthode psychologique fondée sur l'observation objective. Pour les béhavioristes, la psychologie est le comportement extérieur des hommes, et non l'intériorité (les pensées, les sentiments) des sujets. Il s'agit donc d'une psychologie du comportement. Ce courant a été fondé à la fin du XIX^e siècle avec l'ouvrage de Thorndike, L'intelligence animale (1898). Watson aux Etats-Unis et Bechterev en Russie en sont les fondateurs. Watson définit comme suit cette école : «Le béhaviorisme prétend que le domaine de la psychologie humaine est le comportement humain. Il estime que la conscience n'est un concept ni défini ni utilisable.» Ainsi, la psychologie ne serait pas la science de l'esprit. Watson défend l'idée qu'il est possible de décrire et de comprendre les comportements sans faire référence à des processus psychologiques internes. Les limites de ce courant sont celles de toute étude objective de l'homme : une réaction humaine ne peut être seulement décrite du dehors, elle doit aussi être comprise du dedans²⁰.»*

Benn Michels, Walter (1948-) : professeur de littérature et auteur, en français, de *La diversité contre l'égalité*, Raisons d'agir, 2009. On trouvera une critique détaillée (et féroce) de cet ouvrage ici : <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2010-1-page-172.htm>

Black History: littéralement, «l'histoire noire», donc l'histoire des Afro-Américains, mais pas seulement. Le terme renvoie à des événements commémoratifs consensuels (la *Black History Week*, puis le *Black History Month*), même si des militants plus radicaux peuvent lui donner localement un autre sens.

La *Black History Week* a été inventée par une association créée en 1915, l'Association for the Study of Negro Life and History. (A l'époque le mot *Negro* – qui n'est pas l'équivalent de ce mot insultant en français – était utilisé couramment par les Afro-Américains eux-mêmes²¹ et n'avait pas la dimension péjorative qu'il a aujourd'hui en anglais. D'ailleurs, cette organisation s'appelle désormais l'Association for the Study of African American Life and History.) Ce groupe d'universitaires et de notables intégrationnistes (ou «assimilationnistes» selon leurs critiques radicaux) et politiquement très modérés a voulu célébrer conjointement, chaque année à partir de 1926, durant la deuxième semaine de février, les anniversaires du président Abraham Lincoln et de l'ex-esclave et militant abolitionniste, Frederick Douglass. Curieux mariage...

La semaine de commémoration s'est transformée en un mois, grâce au mouvement des droits civiques et à l'élection de nombreux maires noirs dans les années 1960 et suivantes qui adoptèrent cette commémoration, ce qui obligea le président Gerald Ford à la reconnaître officiellement en 1976. En 2022, le thème choisi a été «*La santé et le bien-être noirs*», c'est-à-dire «*l'héritage des universitaires et des praticiens noirs de la médecine occidentale, mais aussi d'autres modes de connaissance (par exemple, les accoucheuses, doulas²², sages-femmes, naturopathes, herboristes, etc.) dans toute la diaspora africaine. Le thème de 2022 examine les activités, les rituels et les initiatives que les communautés noires ont mis en place pour augmenter leur bien-être.*» On est donc

²⁰ <https://la-philosophie.com/le-behaviorisme-definition>

²¹ Cf. Yves Coleman, «De l'«homme de couleur» à l'«Afro-Américain» : de l'usage politique de certains mots piégés» <https://nfnf.eu/spip.php?article750>.

²² Personne qui accompagne une future mère jusqu'à la naissance de son enfant. Cf. <https://doulas.info/une-doula-cest-quoi/historique/>

passé d'une initiative politique démocratique-bourgeoise à une démarche culturaliste et essentialiste, qui met tout sur le même plan : les acquis de la science, de la recherche, des arts et les grandes luttes politiques pour l'émancipation des Africains et des Afrodescendants, d'un côté, et de l'autre, les différentes formes dites «noires» de superstitions, d'occultisme, de mysticisme, de charlatanisme, de médecine parallèle, etc.

Black Workers Congress: congrès convoqué suite à un manifeste rédigé par la League of Revolutionary Black Workers*. A Gary (Indiana), le 5 septembre 1971, il réunit entre 300 et 400 personnes dont aussi des militants d'origine «hispanique» (latino-américaine), asiatique et amérindienne. Aucun autre congrès ne se tint les années suivantes, parce que la Ligue des ouvriers noirs révolutionnaires scissionna peu après et disparut.

Black, Timuel (1918-2021): soldat pendant la Seconde guerre mondiale, il participa à la libération du camp de Buchenwald, expérience qui le marqua à vie ; professeur de sociologie et d'histoire, organisateur syndical, il se rendit spécialement à Montgomery (Alabama) pour rencontrer Martin Luther et participa activement au mouvement pour les droits civiques à l'échelle nationale mais aussi à Chicago, sa ville, particulièrement dans le quartier du Southside, toujours habité par les Afro-Américains les plus pauvres. Il a servi de mentor à de nombreux politiciens afro-américains y compris à... Barack Obama dans ses jeunes années.

Classe managéro-professionnelle: inventé par John et Barbara Ehrenreich dans les années 1970, ce concept sociologique est aujourd'hui utilisé à des fins polémiques aux Etats-Unis, la droite y voyant ce que les réacs (et certains gens de gauche ou d'extrême gauche) appellent en France les «bobos» ou la «gauche caviar». Face à la radicalisation des étudiants et des mouvements sociaux des années 1960 et 1970, nos deux sociologues américains ont voulu cerner les origines et les fonctions de cette classe, composée d'individus ayant des diplômes universitaires, qu'il s'agisse de petits-bourgeois salariés ou de professions libérales aux idées souvent progressistes entre les années 1890-1920 (celles de la *Progressive Era*) aux années 1960 (Nouvelle Gauche) : journalistes, enseignants, médecins, avocats, artistes, éditeurs, écrivains, photographes, travailleurs sociaux, infirmières, psychologues, architectes, etc. soit jusqu'à 36% de la population active en 2006, d'après B. et J. Ehrenreich. Selon ces deux sociologues, cette classe serait en train de mourir, ses couches inférieures tombant dans la précarité (les «intellos précaires»), et ses couches supérieures étant intégrées dans la classe capitaliste grâce à la distribution généreuse d'actions dont ils bénéficient. Quant au cœur de cette classe, il serait incapable de se reproduire, vu l'élévation des coûts des formations universitaires et la sous-traitance de toute une partie de ses fonctions dans les pays du Sud.

Colonie intérieure: l'idée que les Afro-Américains constituent une sorte de «colonie intérieure» au sein des Etats-Unis, assujettie par les Euro-Américains a été défendue, sous des formes différentes, par plusieurs courants politiques. On peut dire que l'Internationale communiste, dans ses «Thèses sur la question nègre» de 1922, en proposant d'appliquer les «Thèses sur la question coloniale» à la situation des Noirs aux Etats-Unis a ouvert la voie. Aux Etats-Unis c'est un article²³ de Harold Cruse en 1962, deux livres sociologiques de Kenneth Clark (*Youth in the Ghetto*, 1964 et *Ghetto Noir* [1965], Laffont 1966) puis surtout le livre militant de Stokely Carmichael et Charles V. Hamilton *Le Black Power* ([1967], Payot 1968) qui ont placé cette question au centre des discussions dans les milieux «nationalistes révolutionnaires²⁴» afro-américains. Comme l'écrivit Eldrige Cleaver dans le magazine *Ramparts* («The Land Question», n° 6, mai 1968) : «*Les Noirs sont un peuple dépossédé, maintenu dans un statut colonial sur une terre confisquée, et toute analyse qui ne reconnaît pas le*

²³ Repris dans le recueil de textes de Harold Cruse, *Rebellion or Revolution* (1968).

²⁴ Le Black Panther Party (et à sa suite de nombreux analystes) divisait les militants afro-américains en deux courants : les «nationalistes culturels» (Nation de l'Islam, US de Karenga, CAP de Baraka, partisans de Marcus Garvey, panafricanistes, etc.) et les «nationalistes révolutionnaires» (BPP, SNCC et Ligue révolutionnaire des travailleurs noirs). Même s'ils partageaient certaines idées, on peut dire que le BPP se considérait comme «révolutionnaire» parce qu'il prônait la lutte armée (ou au minimum l'autodéfense armée) à l'intérieur des Etats-Unis et soutenait aveuglément toutes les luttes armées de libération nationale en Asie, en Afrique ou en Amérique latine.

statut colonial des Noirs ne peut espérer traiter le véritable problème.» Mais le même auteur préférerait employer le terme de «*mouvement de libération communautaire*» (c'est-à-dire enraciné dans les communautés noires locales) que celui de «*mouvement libération nationale*», ce qui prouvait les limites de l'analogie²⁵.

CORE (Congress of Racial Equality, Congrès pour l'égalité raciale) : organisation pacifiste et non-violente, créée en 1942 par James Farmer pour améliorer les «relations raciales» et mettre fin aux politiques discriminatoires en s'appuyant sur l'action directe : sit-ins dans des cafés ou des restaurants, interventions dans des bus, organisation d'expéditions de militants du Nord dans le Sud (les *Freedom Rides*), etc. Après 1968, l'organisation adopte une ligne plus conservatrice sous l'influence de Roy Innis. Elle existe toujours et intervient dans les quartiers populaires sur des questions comme la formation professionnelle, le chômage, l'assistance aux victimes de crimes, etc.

Cruse, Harold 1916-2005): militant au Parti communiste entre 1945 et 1952, il est une référence pour les militants afro-américains aux Etats-Unis, dans la mesure où il critiqua de façon radicale les notables et les intellectuels afro-américains, mais aussi la Vieille Gauche pour son incapacité à comprendre la « question noire ». Impressionné par la révolution cubaine, il considérait que les révolutions menées au nom du socialisme depuis 1917 s'étaient déroulées dans des pays où la paysannerie était majoritaire ; que la classe ouvrière euro-américaine (donc aussi occidentale) était devenue « *conservatrice, procapitaliste et pro-impérialiste* » ; et que les Afro-Américains, et notamment leurs intellectuels et artistes, pouvaient être l'avant-garde d'une révolution américaine originale.

Cultural Studies: ou **Etudes culturelles** : «*les Cultural Studies sont nées dans l'Angleterre industrielle à la fin des années 1950, comme une révolte contre le curriculum des études littéraires classiques et de la conception traditionnelle de la culture comme le meilleur de ce qui a été pensé et produit par une société (...); le rejet d'un système didactique sclérosé, expression d'une société de classes contestée par les gouvernements socialistes [travailleurs] de l'époque, prenait très vite la forme d'une défense et illustration de la culture non canonique, c'est-à-dire populaire d'une part et contemporaine d'autre part. Deux générations de chercheurs se succèdent (...). Issue des études littéraires et historiques, la première génération, avec des auteurs comme [le sociologue] Richard Hoggart, [l'essayiste et initiateur des Cultural Studies] Raymond Williams et [l'historien marxiste] E.P. Thompson, est vite relayée, au moment de la grande vague structuraliste, par des auteurs comme Stuart Hall, très marqués par la pensée de Gramsci et surtout d'Althusser (l'influence de Lacan, pourtant plus durable, est bien plus tardive) et nettement plus portés sur la réflexion proprement théorique²⁶.*

Dudzic, Mark: ouvrier dans des conserveries et des entrepôts, chauffeur de taxi, et enfin fondeur, il milite dans le syndicat de sa branche pendant dix-huit ans. Il est élu délégué syndical, délégué principal, puis président du syndicat de son entreprise. Il est désormais organisateur national du Labor Party²⁷.

École de Francfort: «*Nom donné à l' "Institut de recherche sociale" fondé en 1923 à Francfort par Max Horkheimer et Theodor Adorno dans le but de promouvoir une "théorie critique" à l'égard des contradictions de la société capitaliste. Avec l'arrivée au pouvoir du nazisme, les membres de l'école s'exilent à New York, où la société de consommation de masse américaine et la pseudo-culture qu'elle dispense leur offre un objet d'étude privilégié. De retour à Francfort en 1950, ils continuent leurs travaux en dénonçant la faillite de la raison des Lumières, l'aspect destructif du progrès, l'oubli du bonheur de l'individu. D'obédience marxiste, l'École de*

²⁵ Pour se replonger dans l'ambiance et découvrir les illusions des militants de cette époque on pourra lire cet article de Clarence J. Munford, «Structure sociale et révolution noire en Amérique», *L'Homme et la société*, n° 19, 1971, sur le site persee.fr.

²⁶ Cf. Jan Baetens «“Cultural Studies” n'égalent pas “études culturelles”» <http://www.mei-info.com/wp-content/uploads/revue24-25/3MEI-24-25.pdf>.

²⁷ Cf. son interview pour plus de détails : <https://journals.sagepub.com/pb-assets/cmscontent/Nlf/NLF-LookingBackAtLabourParty-1468941838437.pdf>

Francfort se réclame aussi volontiers de Freud. Trois générations jalonnent son histoire : la première, marquée par la crise du marxisme en Allemagne et le souci de continuer à proposer un modèle de société plus juste, est celle des fondateurs et de leurs premiers disciples (Horkheimer, Adorno, Walter Benjamin, Ernst Bloch) ; la seconde, attachée à l'interdisciplinarité et davantage marquée par le freudo-marxisme, influence les révoltes étudiantes de la fin des années 60 (le juriste F. L. Neumann, le psychanalyste Erich Fromm, et le sociologue Herbert Marcuse) ; la troisième, enfin, qui emprunte au néokantisme, oriente progressivement son questionnement sur la dimension communicationnelle de la raison et la reconnaissance de l'individu dans les sociétés démocratiques libérales qui se prétendent "avancées" (Jürgen Habermas, Axel Honneth).»

Etat carcéral: cette expression a plusieurs définitions. Elle peut être quasiment synonyme de suprémacisme blanc, comme en témoigne cette explication d'un doctorant en droit: «*L'État carcéral est né aux États-Unis des patrouilles organisées contre les esclaves et a été conçu pour criminaliser et mettre hors d'état de nuire les Noirs plutôt que de leur rendre justice. Depuis sa création, il a fait son travail, à tel point que les termes "esclave", "criminel" et "violence" sont devenus des métonymes, des dénominations, de la blackness²⁸. Les États-Unis ont adopté différentes politiques répétitives de la neutralisation et/ou de la criminalisation des Noirs, en particulier des Afro-Américains, par le biais de la location des bagnards, des lois sur le péonage, du métayage, des codes noirs, des prisonniers enchaînés pour travailler et de Jim Crow*, qui sont tous des reliques de l'esclavage. Aujourd'hui, l'incarcération de masse remplace les institutions susmentionnées en maintenant le système de castes raciales et l'esclavage aux États-Unis par d'autres moyens²⁹.»*

Ewen, Stuart (1945-) : militant du SNCC historien et sociologue des médias. En français : *La société de l'indécence. Publicité et genèse de la société* (Le Retour aux sources, 2014); *Consciences sous influence. Publicité et genèse de la société de consommation* (idem).

Ewen, Elizabeth (1943-2012): historienne féministe qui fut l'une des premières à étudier le rôle des femmes dans le cinéma américain et analysa aussi l'immigration féminine juive et italienne à New York.

Flory, Ishmael (1907-2004): «organisateur³⁰» dans les syndicats des salariés des wagons restaurants, puis des mineurs et des ouvriers des fonderies, militant des droits civiques, et dirigeant du Parti communiste dans l'Illinois.

Fondation Ford: créée en 1936 par un Henry Ford (antisémite, pro-hitlérien et patron de choc), elle a massivement investi dans les écoles de commerce et le management, c'est-à-dire dans le perfectionnement des techniques d'exploitation maximale des salariés. Pour son image de marque, elle a bien sûr investi aussi dans l'art et les organisations les plus modérées du mouvement des droits civiques, à savoir la NAACP et l'Urban League, puisque 40% de son budget total, entre 1965 et 1970,

²⁸ **Blackness** : Tout comme *Whiteness* (blanchité ou blanchitude), *Blackness* n'offre en français aucune traduction satisfaisante (noirité ou noiritude, mais surtout pas négritude, trop lié à un courant spécifique), du moins pour ceux qui ont une pensée universaliste et classiste. Sur le fond, ces concepts anglosaxons sont des notions d'origine raciale (ou ethnique comme l'on dit plus pudiquement, terme qui fonctionne le plus souvent comme un synonyme hypocrite de la race), sinon leurs partisans utiliseraient des concepts comme «européité» ou «africanité». Il vaudrait donc mieux parler d'**identitarismes** blancs ou noirs, afin de souligner que la *Whiteness* comme la *Blackness* sont fondées sur des catégories raciales que leurs défenseurs n'osent assumer ouvertement.

²⁹ <https://www.law.georgetown.edu/mcrp-journal/blog/a-tale-of-state-sanctioned-violence/>

³⁰ Un «organisateur» est une personne élue, ou le plus souvent désignée, par un syndicat pour aider les salariés d'entreprises où les syndicats n'existent pas à organiser une section syndicale. Plusieurs films mettent en scène des «organisateur» ou «organisatrices», dont *Norma Rae* de Martin Ritt (1979), *Matewan* de John Sayles (1989) et *Bread and Roses* de Ken Loach (2001). Si vous lisez l'anglais, il existe de nombreux romans à ce sujet, cf. ici: <https://www.chipublib.org/blogs/post/celebrate-labor-day-with-union-activists-in-fiction/> ; et là : <https://labornotes.org/2013/01/novel-idea-fiction-labor-activists>.

étaient consacrés aux Afro-Américains³¹. Aujourd'hui, elle est fait l'éloge de la «justice sociale» comme l'ONU et la gauche voire l'extrême gauche citoyennistes.

«**Grande société**» ou **Big Society** : nom du programme initié par le président Lyndon B. Johnson à partir de janvier 1964, marqué par une intervention accrue de l'État fédéral dans les domaines de l'éducation ou de la Sécurité sociale, dont les mesures concernaient l'assurance maladie, les retraités, les chômeurs et les handicapés. Cet embryon d'État-providence est rapidement critiqué, puis balayé dès les années 1980 et 1990 par l'émergence d'un «néolibéralisme» que la politique de Clinton contribue à exacerber.

«**guerre contre la pauvreté**»: prolongement des objectifs du *New Deal*, la «Guerre contre la pauvreté» désigne l'un des aspects de la *Big Society* (cf. notice précédente)

Harding, Vincent (1931-2014) : docteur en philosophie, pasteur et historien afro-américain, il participe aux campagnes non violentes du mouvements des droits civiques, avec le CORE*, le SCLC de Martin Luther King et le SNCC*). Un livre d'entretiens avec le dirigeant de la Sokka Gakai (mouvement bouddhiste très lié au parti de droite japonais Komeito, de 1964 à 1994) a été traduit en français : *L'espoir de la démocratie* de Vincent Harding et Daisaku (L'Harmattan, 2017) !

Idiocracy: film satirique de Mike Judge et Etan Cohen. Synopsis : «*Joe Bowers, l'Américain moyen par excellence, est choisi par le Pentagone comme cobaye d'un programme d'hibernation, qui va mal tourner. Il se réveille 500 ans plus tard et découvre que le niveau intellectuel de l'espèce humaine a radicalement baissé et qu'il est l'homme le plus brillant sur la planète.*»

Institute of the Black World: organisation née en 2001 après l'échec des deux candidatures de Jesse Jackson* aux primaires démocrates, et qui semble cibler les mêmes milieux de notables et de classes moyennes afro-américaines humanistes ou vaguement «progressistes», partisans d'une fumeuse «justice sociale». Cet institut défend la nécessité du paiement de réparations pour les conséquences de l'esclavage. D'après son rapport financier en 2019, elle avait un budget annuel de 214 000 dollars, ce qui fait d'elle un tout petit joueur...

Jackson, Jesse (1941-) : pasteur et homme politique afro-américain. Membre du SCLC* de Martin Luther King, il a aussi tenté de mener une carrière politique en se présentant à deux reprises aux primaires démocrates, en 1984 et 1988, et est le dirigeant d'une ONG : Rainbow PUSH Coalition. Adolph Reed lui a consacré un ouvrage critique : *The Jesse Jackson Phenomenon. The Crisis Purpose in Afro-American Politics* (2009).

Jackson, Maynard (1938-2003) : avocat afro-américain et maire démocrate d'Atlanta pendant vingt ans, à partir de 1973.

Jim Crow : Au XIX^e siècle, *Jim Crow* était le nom d'un personnage fictif et du spectacle itinérant dont il était en quelque sorte la curiosité. Censé représenter l'ignorance rustre d'un Afro-Américain du Sud profond, il était interprété par un ménestrel blanc au visage maquillé de noir (*blackface*). C'est en référence à ce *folklore* raciste qu'un ensemble d'arrêtés et de règlements ségrégationnistes, adoptés une dizaine d'années après la fin de la guerre de Sécession dans la plupart des États du Sud des Etats-Unis – et définitivement abolis en 1964 – fut désigné sous le nom de Jim Crow Laws. Leur objectif était de contrôler la main-d'œuvre afro-américaine, notamment grâce à des lois contre le vagabondage ; mais aussi de restreindre les droits de pâturage, de pêche, de chasse, etc., pour que les paysans afro-américains soient à la merci des planteurs et grands propriétaires euro-américains. Il s'agissait aussi de ségréguer légalement les écoles, les transports, le logement, les fontaines, les salles d'attente, les bibliothèques, les parcs publics, les terrains de tennis ou de golf, les équipes sportives, les théâtres et cinémas, etc., opérations toutes menées au nom du principe hypocrite du «*séparés mais égaux*».

Karenga, Maulana ou Ron (1941-) : membre du CORE* puis du SNCC*, il crée sa propre organisation nationaliste US (acronyme qui veut dire à la fois «Nous» et «United Slaves») qui entre en violent conflit avec le BPP, blessant plusieurs membres des Panthères, et en tuant deux au cours d'affrontements armés. En 1966, il invente une nouvelle fête (Kwanzaa) qui commence le 26

³¹ Cf. cet article très utile : https://resource-rockarch-org.translate.goog/story/philanthropy-social-movements-ford-foundation-civil-rights-1965-1970/?_x_tr_sl=en&_x_tr_tl=fr&_x_tr_hl=fr&_x_tr_pto=op,sc

décembre et dure une semaine pour célébrer les «*sept principes de l'héritage africain*» de Kawaida ou de Nguzo Saba* et concurrencer Noël. (Cet événement militant est devenu, au fil des ans, un business extrêmement rentable pour toutes sortes d'entreprises.) Karenga passe ensuite quatre ans de prison pour avoir torturé deux militantes, dont sa compagne qui témoigna contre lui. A sa sortie de taule, il entame une carrière universitaire tout en écrivant des livres et en propageant ses idées nationalistes et panafricanistes.

Joint Council of Dining Car Waiters: syndicat particulièrement militant, créé en 1937 et organisant les salariés des wagons-restaurants, soit, à son apogée, 20 000 travailleurs, principalement d'origine afro-américaine, mais aussi chinoise, philippine, japonaise et mexicaine.

Kelley, Robin D.G. (1962-): historien afro-américain, très médiatique, qui s'est intéressé au jazz, au hip hop et aux arts, tout comme aux mouvements afro-américains dits radicaux. Il est l'un des partisans de la thèse du «capitalisme racial³²».

King, Coretta Scott (1927-2006): militante du mouvement des droits civiques, épouse de Martin Luther King, oratrice politique et chanteuse, elle fut également active dans les mouvements contre l'apartheid, la guerre du Vietnam et pour les droits des femmes.

Lasch, Christopher (1932-1994): historien et sociologue américain, dont la plupart des livres sont disponibles en livre de poche, il a l'insigne honneur d'être admiré par des intellectuels de «gauche» comme Michéa, certains penseurs libertaires et une partie de la droite³³.

League of Revolutionary Black Workers : petit groupe de militants afro-américains implantés surtout dans les usines de Detroit. Cf. l'article Camille Estienne, «Compte rendu du livre de James A. Geschwender, *Class, Race, and Worker Insurgency - The League of Revolutionary Black Workers* (Classe, race et insurrection ouvrière - La Ligue des ouvriers noirs révolutionnaires), Cambridge University Press, 1977», <https://nfnf.eu/spip.php?article951>

Lears, T. J. Jackson (1947-): spécialiste de l'histoire culturelle et intellectuelle américaine, qui s'intéresse à l'histoire comparée des religions, des arts visuels, du folklore et des croyances populaires.

Lewis, Karen: dirigeante du syndicat des enseignants de Chicago, enseignante pendant 22 ans, elle fut un temps candidate à Chicago en 2014 contre le maire démocrate Rahm Emmanuel avant de se désister pour des raisons de santé.

«libéral», «libéraux», «libéralisme»: «Libéraux»: Contrairement à la France, aux Etats-Unis, on appelle «libéraux» les personnes pour qui «*l'État doit avoir un rôle actif et soutenir les changements sociaux et politiques*», selon le dictionnaire Merriam-Webster. J'ai donc placé ce terme entre guillemets chaque fois qu'il est utilisé par l'auteur au sens strictement américain.

Madhubuti, Haki (Donald Luther Lee) (1942-): poète, écrivain, éditeur et essayiste afro-américain, «nationaliste culturel» et panafricaniste.

Marche de 1963: le 28 août 1963 marqua l'arrivée de la «*Marche pour l'emploi et la liberté*» à Washington, ou «*Grande Marche*», à l'occasion de laquelle Martin Luther King prononça son célèbre discours «*I Have a Dream*»

Martin Luther King Day: jour férié, fixé le troisième lundi du mois de janvier, depuis 1986, pour marquer la date anniversaire de la naissance Martin Luther King, autour donc du 15 janvier. Cette journée a été le résultat d'une longue bataille politique.

Mazzocchi, Tony (1926- 2002): militant syndical pendant trente ans, il soutient activement les mouvements pour les droits civiques et contre la guerre du Vietnam ; élu en 1988 dirigeant du Syndicat des travailleurs des industries du pétrole, de la chimie et de l'atome, il est l'un des principaux fondateurs du Labor Party, créé en 1996 lors d'un congrès qui réunit 1500 syndicalistes. A son apogée, selon Mark Dudzic*, il regroupa entre 15 000 et 20 000 membres, pour l'essentiel dans les

³² Cf. sa conférence : https://www.youtube.com/watch?v=REo_gHIpvJc parmi beaucoup d'autres.

³³ Cf. cet article dithyrambique dans *Le Figaro* : <https://www.lefigaro.fr/vox/culture/christopher-lasch-pourfendeur-des-elites-populiste-et-fier-de-l-etre-20220603>

vieux secteurs industriels, plutôt que dans les nouveaux secteurs de services, et il estime, sans disposer de statistiques précises, que le parti comptait 2/3 d'hommes et 2/3 d'Euro-Américains³⁴.

Monthly Review: revue et maison d'édition née en 1949, à une époque où sévissaient déjà les embryons de la «chasse aux sorcières». Ses deux fondateurs, Paul Sweezy et Leo Huberman, voulaient créer une revue qui ne soit pas liée à un groupe politique particulier tout en se disant socialistes et marxistes³⁵. A partir de la révolution cubaine, cette publication adopta une ligne tiers-mondiste et anti-impérialiste à sens unique (l'URSS et la Chine n'étaient pas pour eux des pays capitalistes d'Etat aux tendances impérialistes, comme en témoigne encore l'éditorial de juillet-août 2022 !).

mouvement anti-concessions : mouvement contre la remise en cause des conventions collectives adoptées dans de nombreuses industries (dont l'automobile) dans les années 1970 et 1980. Cette remise en cause était accompagnée de lourdes «concessions» accordées par les syndicats aux patrons des entreprises concernées qui prétendaient vouloir sauver l'emploi de leurs salariés³⁶. Chez Chrysler, qui commença l'offensive en 1979, les effectifs passèrent en quatre ans de 100 000 à 49 000 salariés, et les travailleurs acceptèrent de diminuer leurs salaires de 3 dollars par heure.

National Black Political Convention : convention qui rassembla, en 1972 à Gary (Indiana), entre 8 000 et 10 000 Afro-Américains en vue d'améliorer le sort des «communautés noires». Les orateurs représentaient un très large éventail de positions politiques, des Black Panthers à des hommes politiques classiques en passant par des militants nationalistes, pacifistes ou religieux. L'un de ses principaux objectifs était d'augmenter considérablement le nombre de politiciens afro-américains et de développer une «*politique afro-américaine indépendante*» des deux partis, démocrate et républicain, donc de créer éventuellement un parti afro-américain. Un documentaire (*Nation Time*) fut réalisé³⁷. Une seconde Convention eut lieu en 1974, à Little Rock ; rassemblant moins de 1800 personnes, elle se termina par un fiasco³⁸.

Nguzo Saba (ou sept principes) : principes «*d'umoja (unité), de kujichagulia (autodétermination), d'ujima (travail et responsabilité collectifs), d'ujamaa (économie coopérative), de nia (but), de kuumba (créativité) et d'imani (foi)*»³⁹. Ils ont inspiré la *Kawaida*, «philosophie» inventée par Ron Karenga* en 1967 et soutenue par l'écrivain Leroi Jones (alias Amiri Baraka*). Ces principes sont revendiqués par les panafricanistes et «nationalistes culturels» américains.

Ofari Hutchinson, Earl (1945-): vice-président du premier syndicat des étudiants noirs (BSU⁴⁰) à l'université d'Etat de Californie, docteur en sociologie, journaliste de radio, «nationaliste culturel», auteur de nombreux livres

Plekhanov, Georges (1858-1918): théoricien marxiste russe, menchevik, donc hostile à Lénine bien avant la révolution de 1917, ses œuvres philosophiques ont été utilisées comme outil de

³⁴ <https://jacobin.com/2015/10/tony-mazzochi-mark-dudzic-us-labor-party-wto-nafta-globalization-democrats-union/>

³⁵ Cf. l'interview de Harry Magdoff, *L'Homme et la société*, n° 93, 1989 sur persee.fr.

³⁶ Cf. <https://labornotes.org/2020/07/concessions-didnt-work-then-and-they-wont-now>

³⁷ Cf. <https://www.youtube.com/watch?v=WkKuiel2uLI>

³⁸ Cf. <https://encyclopediainfoarkansas.net/entries/national-black-political-convention-1974-9014/>.

³⁹ <https://www.encyclopedia.com/history/encyclopedias-almanacs-transcripts-and-maps/kawaida#:~:text=The%20philosophy%20of%20the%20cultural,%2DAfricanist%2C%20and%20socialist%20ideologies.>

⁴⁰ Les Black Student Unions, qui en fait acceptent aussi les étudiants d'origine latino-américaine et amérindienne, ont joué un rôle fondamental dans les universités à partir de 1966 (création du premier BSU dans l'université d'Etat de San Francisco) dans la politisation et la radicalisation de la jeunesse afro-américaine, puis dans l'apparition des *Black Studies*. Ils existent toujours et, en dehors de la valorisation du patrimoine culturel africain et afro-américain, et plus largement de celui des «personnes de couleur» (POC en anglais), ils se fixent pour objectif d'augmenter l'embauche d'Afrodécendants et de POC chez les enseignants et dans l'administration de leurs facs. Ils ont bien sûr participé activement au mouvement Black Lives Matter.

formation pendant des décennies dans le mouvement communiste international, mais, depuis les années 1960, il a mauvaise presse auprès de certains marxistes qui le considèrent comme «mécaniste».

Quatorzième Amendement (de la Constitution): amendement censé protéger les droits des anciens esclaves après la guerre de Sécession, il interdisait aux gouvernements des États et locaux de «priver des personnes de la vie, de la liberté ou de la propriété sans une procédure équitable» ! Les textes juridiques ont toujours des failles dont profitent les réactionnaires. Il fut régulièrement violé jusqu'aux lois de 1964 et 1965 et est encore remis en cause par le Tea Party et certains républicains.

Rauner, Bruce: homme d'affaires prospère (notamment dans les fonds de pension) et gouverneur républicain d'Illinois entre 2015 et 2019, il défend une politique favorable à la baisse des impôts, ce qui a des conséquences catastrophiques quand il arrive au pouvoir. Propriétaire d'une chaîne de maisons de retraite, il doit faire face à une série de procès pour maltraitance des pensionnaires, au dévoilement de toute une série de magouilles (les moindres étant ses pressions sur des journalistes). En tant que gouverneur, il est tellement incompetent que les universités publiques sont obligées de licencier du personnel, que les transports s'arrêtent de fonctionner dans plusieurs villes, et qu'il n'y a pas assez d'argent pour assurer les services d'aide et de soins à l'enfance. Lors de son bref passage au pouvoir, il a cherché à s'attaquer aux syndicats, au salaire minimum, tout en soutenant le droit à l'avortement, et le mariage entre les personnes de même sexe (d'où sans doute l'allusion de Reed à la «politique de la diversité»).

Rustin, Bayard (1912-1987) fut le conseiller de Martin Luther King de 1953 à 1968, spécialement impliqué dans l'organisation des actions non-violentes. Par ailleurs, il œuvre à ce que le mouvement des droits civiques établisse des liens de coopération avec le Parti démocrate et se coordonne avec l'action syndicale. En 1941, A. Philip Randolph et Bayard Rustin envisagent d'organiser une marche afro-américaine sur Washington afin de protester contre la discrimination dont les Noirs étaient victimes dans l'armée ; en conséquence, Roosevelt décrète la fin de la discrimination raciale dans les usines d'armement... En 1947, les deux militants forment un comité contre les lois Jim Crow en vigueur dans l'armée : Truman abolit la ségrégation raciale dans les forces armées en 1948. En 1963, Randolph et Rustin participent aux côtés de Martin Luther King à l'organisation de la marche du 28 août sur Washington.

Schomburg Center for Research in Black Culture: centre de documentation et bibliothèque situés à New York, «consacrés à la recherche, à la préservation et à l'exposition d'ouvrages, journaux, documents et objets [plus de 11 millions] axés sur les expériences des Afro-Américains, de la diaspora africaine et des Africains».

SNCC : (Student National Coordinating Committee, Comité de coordination des étudiants non-violents) créé en 1960. A gauche, les défenseurs radicaux du «Pouvoir noir» se trouvaient à la tête du SNCC (qui a disparu dans les années 1970) et du CORE* (qui devint ensuite une organisation beaucoup plus modérée). Dès la fin de l'année 1966, les dirigeants du SNCC exclurent de leurs rangs les Euro-Américains en les invitant à aller militer parmi les «Blancs» contre le racisme plutôt qu'à s'engager dans des organisations ethniquement mixtes. Il faut néanmoins signaler que le SNCC* (tout comme les Black Panthers, le CORE* et la League of Revolutionary Black Workers*) acceptaient des alliances avec les «Blancs» contrairement aux «nationalistes culturels» (Nation of Islam, afro-centristes, l'organisation US – Nous ou United Slaves – de Ron Karenga*, etc.).

Stein, Judith E. (1940-2017) : ses travaux ont porté sur l'histoire des Afro-Américains, de l'économie (notamment la sidérurgie) et du mouvement ouvrier aux États-Unis.

théorie victorienne de la race: je ne suis pas sûr de comprendre quelle théorie Reed vise ici. En effet, sous le long règne de Victoria (1837-1901), le débat fait rage entre monogénistes (tous les hommes et les femmes descendent d'un même peuple voire d'un même couple) et polygénistes (tous les êtres humains ne descendent pas d'un même peuple, et certains peuples sont supérieurs aux autres). *L'origine des espèces* (1859) et *La filiation de l'homme* (1871) de Darwin sont des best-sellers et influencent les termes du débat public. Si Darwin considère qu'il existe **un** genre humain et **des** races dont les caractéristiques sont fluctuantes, en perpétuelle évolution, pour plus de commodité, il préfère conserver le terme de races au pluriel. Contrairement à la France, où les lois raciales sous

Vichy et l'Occupation nazie conduisirent, avant la récente mode identitaire, à ce que l'on évite d'employer ce terme, c'est l'un des facteurs, parmi d'autres, qui peut expliquer pourquoi ce terme est toujours en vigueur, au Royaume Uni, dans les recensements de l'État, comme dans les statistiques des entreprises privées, et que même les syndicats y sont favorables.

underclass: terme apparu en anglais, au début des années soixante-dix, pour désigner l'ensemble des catégories défavorisées et pauvres de la population. Ce mot est employé aussi bien par les réactionnaires (pour désigner les prétendus «assistés», et plus particulièrement les Afro-Américains ou d'autres minorités), les radicaux (qui y voient une catégorie surexploitée dont potentiellement révolutionnaire, comme le BPP qui vantait les mérites du lumpenprolétariat) et les «libéraux» (qui veulent les différencier des «classes moyennes» et de la classe ouvrière).

Voting Rights Act : loi, votée le 6 août 1965, qui abolit (en principe) la discrimination en matière électorale, et garantit (en principe) le droit de vote des minorités. Elle permit, à l'époque, que 250 000 Afro-Américains s'inscrivent sur les listes électorales. En quarante ans, le nombre d'élus afro-américains est passé de 1 469 en 1970 à près de 10 500 en 2011 (soit une augmentation de 86%), alors que la population concernée est passé de 22 millions à 38, 9 millions (soit une augmentation de 44,7 %). «*La loi de 1965 sur les droits électoraux (Voting Rights Act), votée un an après le Civil Rights Act de 1964, fut incontestablement l'avancée majeure dans le domaine des droits civiques. Elle visait à garantir, grâce à l'intervention de l'État fédéral, l'égalité d'accès aux urnes mais aussi, d'abord de façon implicite, le droit d'être représenté politiquement, et ensuite de façon explicite, à partir de l'amendement de 1982, le droit de chacun d'être en mesure d'élire le "représentant de son choix". Pour que le droit de vote devienne une réalité, aucun citoyen ne pouvait se voir refuser ce droit pour une question de "race" ou de "couleur", même si la définition de ces termes resta toujours implicite*⁴¹.»

Warren, Kenneth W. : professeur de littérature américaine et afro-américaine des XIX^e et XX^e siècles, il s'intéresse particulièrement, selon ses propres termes, « à la façon dont les débats sur la forme et le genre littéraires s'articulent avec les discussions sur le changement politique et social ». Les livres qu'il a publiés analysent la façon dont « les romans écrits par des auteurs noirs et blancs ont contribué à consolider puis à confronter le régime Jim Crow en Amérique » et « comment la littérature afro-américaine n'a acquis une cohérence conceptuelle qu'en réagissant contre le régime Jim Crow ». Il se demande si notre lecture « des auteurs américains du siècle dernier – même ceux qui, comme Ralph Ellison, ont entrepris de remettre en question le statu quo racial de la nation – ne pourrait pas, paradoxalement, conforter un ordre social qui naturalise les formes d'inégalité ».

Washington, Booker T. (1856-1915) : jeune professeur initialement formé au Hampton Institute (Virginie), il devint par la suite directeur du Tuskegee Institute (Alabama), deux établissements de formation des enseignants afro-américains, fondés aux États-Unis dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Dans un contexte marqué par la *Reconstruction* suite à la Guerre de Sécession (1861-1865), ainsi que par l'Abolition de l'esclavage dans les États du Sud, Booker T. Washington recentra la politique éducative de l'Institut autour des apprentissages manuels et techniques, envisagés comme un moyen pour les Afro-Américains de recouvrer leur dignité par la morale du travail et de favoriser leur autonomie matérielle et sociale au sein de l'économie capitaliste du pays, sans confrontation avec l'ordre ségrégationniste (stratégie que Booker T. Washington exposa le 18 septembre 1895 dans un discours souvent mentionné sous le nom de «*compromis d'Atlanta*»); une perspective que ne manquèrent pas de soutenir les autorités, relayées en cela par le réalisme économique de philanthropes aussi emblématiques de la grande bourgeoisie euro-américaine que Rockefeller, Carnegie, etc. Booker T. Washington avait mis en place un réseau local et national de «lieutenants» qui recueillaient tous les renseignements et informations nécessaires pour la stratégie politique de son projet, et que l'on appelait la «Tuskegee Machine». En français, on pourra lire son livre *Up from slavery. Ascension d'un esclave émancipé*, publié en 2008 par Les Éditeurs libres.

⁴¹ Cf. l'article d'Olivier Richomme (<https://journals.openedition.org/lisa/8938>).

Watts : émeute qui dura du 11 au 17 août 1965 dans un quartier majoritairement peuplé par des Afro-Américains. La Garde nationale intervint pour imposer un couvre-feu. Bilan : 34 morts dont 22 civils tués par les forces de l'ordre, plus de mille blessés officiels et 3 428 arrestations.

West, Kanye: rappeur et producteur, il provoque régulièrement des scandales à cause de ses positions religieuses ou politiques réactionnaires, ou de ses écarts de conduite dans sa vie privée qui deviennent publics.

Working Families Party: petit parti créé en 1998 qui soutient tantôt des démocrates, tantôt même des républicains et présente parfois ses propres candidats sur un programme de réformes élémentaires : Sécurité sociale, pour tous, salaire minimum national, augmentation des impôts pour les plus riches, politique écologique, etc.